



LETTRES
TURQUES,

E T

LE TEMPLE DE GNIDE

Du même Auteur.



A COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAU, Imprimeur-
Libraire, près le Collège des Jésuites.

M. DCC. XLVIII.

Log. 18

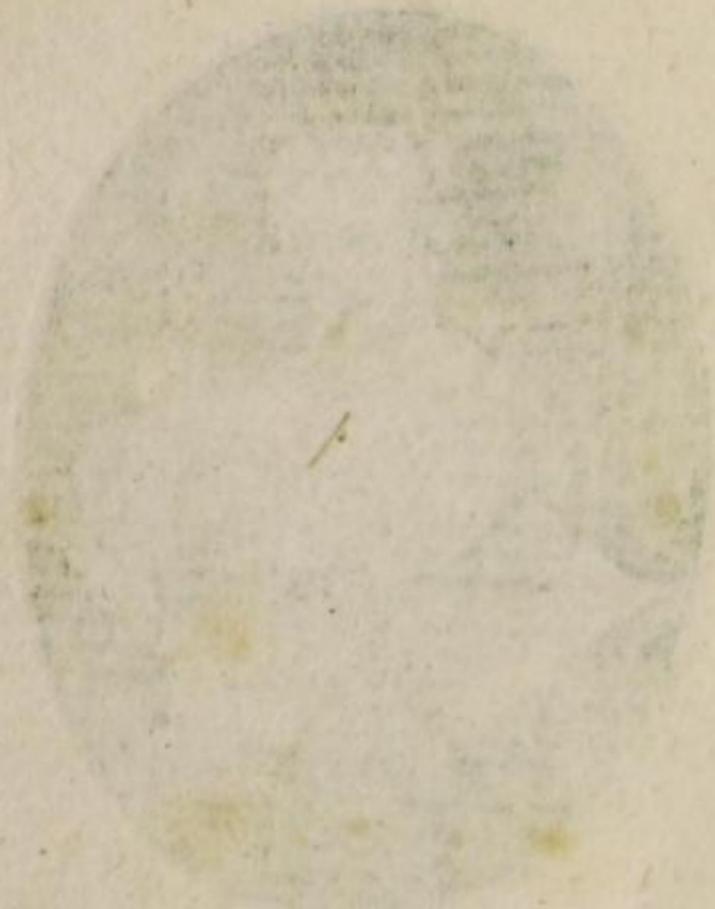
LETTRES

THÉOLOGES

ET

LE TEMPLE DE GNIDE

de Jean N... ..



A COLOGNE

chez M... ..

libraire, rue de la Harpe

à Paris

M D C C X L V





LETTRES TURQUES.

LETTRE I.

ROSALIDE à FATIME, *au Serrail du
Bostangi.*

JE suis en France, ma chere Sœur,
il y a trois jours que je pris terre
à Marseille. Juge de ma satisfac-
tion par l'inquiétude cruelle où
j'ai vécu pendant toute la navigation. Je crai-
gnois sans cesse que le vent ne vînt à chan-
ger, & ne nous rejettât sur les Côtes que
nous quittions, je craignois que quelque
vaisseau Turc ne nous poursuivît, & ne m'ar-
rachât mon cher Mazarro. Si ce malheur
nous fût arrivé, tu fais dans quels supplices il
eût perdu une vie où la mienne est attachée.
Je fuyois le sommeil, qui me plongeoit dans

A 2

des horreurs effrayantes ; mais enfin , nous sommes en sureté. Avec quels sentimens nous nous sommes embrassés au Port ! Nous nous mouillions de nos larmes , & nous n'avions pas la force de parler. Ce seroit faire tort à l'insensibilité de notre joie pure , de vouloir l'exprimer.

J'ai reçu visite des premières personnes de la Ville. Quelques-unes m'ont invitée à manger chez elles ; car on mange les uns chez les autres dans ce Pays-ci. On voit à la même table des hommes & des femmes qui ne sont point mariés ensemble. Un mari même évite de se trouver dans les maisons où va sa femme , & l'on diroit aux soins qu'il prend de ne point faire paroître leur union pendant le jour , qu'il se croit coupable envers la société , de lui avoir arraché une personne avec qui il s'est lié particulièrement. Je te parle des gens de qualité ; car parmi le peuple on reconnoît très-aisément le mari & la femme aux querelles qu'ils ont toujours ensemble.

Je pars demain pour Paris , d'où je t'écrirai. Je t'envoie la copie d'une Lettre que Mazarin écrit à un de ses parens. J'espère qu'elle t'intéressera par la part qu'a dans ce récit une Sœur qui t'aime , & qui t'aimera toute sa vie en quelque lieu du monde qu'elle soit. Adieu , ma chere Fatime.

*Lettre du Comte MAZARO au Marquis
PINIANI, à Venise.*

ETant obligé de quitter ma Patrie ; comme vous savez, pour une affaire d'honneur, je fus pris par les Turcs dans la traversée de Venise à Marseille, & vendu à Constantinople au Chef des Esclaves du Grand Visir Hussém, qui m'employa à la culture des jardins.

Un jour que, fatigué de mes malheurs, & d'un travail si peu convenable à ma naissance, un profond sommeil m'avoit gagné, le Visir passa, j'arrêtai son attention. Il trouva quelque chose en moi qui lui plut, & se sentit touché de l'avilissement où la fortune reduisoit un jeune-homme, dont la physionomie promettoit une toute autre situation. Il m'éveilla, & comme il parloit bien l'Italien, il me fit plusieurs questions, auxquelles j'répondis assez heureusement. Il ne se pro-renoit jamais depuis, qu'il ne m'honorât dun long entretien.

L'heure où il avoit coûtume de paroître étoit déjà passée, quand je le vis un soir arriver avec une jeune personne, au-devant de qui je puis dire que mon cœur vola, puisque, ne pouvant discerner encore ses traits, j'étois cependant dans une inquié-

tude cruelle que sa promenade ne la conduisit pas près du lieu où je travaillois.

Ils s'approcherent, & le Visir m'adressa la parole à l'ordinaire ; mais, sans lui répondre, j'étois dans cet étonnement où le cœur enchanté, croit que les yeux ne lui portent pas encore assez tout le plaisir qu'il devoit ressentir. Il sourit de mon désordre, & sa fille, en rougissant (car c'étoit elle) passa dans une autre allée.

Je restai tout le soir & toute la nuit dans une agitation, qui ne me permit pas de fermer l'œil. La distance que l'esclavage mettoit entre celle que j'aimois & moi, me faisoit sentir plus vivement que jamais les rigueurs de la fortune. Cependant, la bienveillance que me témoignoit Husssem, & la façon dont il avoit vu la naissance de ma passion, m'inspiroit je ne fais quel présage heureux, que la raison ne pouvoit étouffer.

Je me rendis de grand matin aux jardin, pour être du moins dans un lieu où j'avois la veille admiré tant de charmes. J'y révois plutôt que je n'y travaillois, quand une femme vint me dire que Rosalide m'ordonnoit de lui apporter un bouquet de fleurs. Rosalie ! la fille de Husssem ! lui répondis-je transporté. Avec quel empressement j'allai cueillir ces fleurs ! Avec quel trouble je les portai ! Que l'emploi où l'esclavage m'avoit attaché, ie

T U R Q U E S. 7

sembra alors brillant! & que l'Amour pare avantageusement tout ce qui l'approche de son objet! Rosalide étoit encore au lit. Elle en sortit ses beaux bras, pour assembler les fleurs que je lui présentois, & mille graces en sortirent avec eux dans le mouvement qu'elle fit.

J'eus ainsi tous les matins la douceur de la voir. Elle m'ordonnoit quelquefois de lui chanter des airs Italiens, & je remarquois, par une certaine attention qu'elle me prêtoit, & que le plaisir de l'oreille seule ne fixe point, que ma voix avoit de l'intelligence avec son cœur. J'étois sûr qu'elle n'ignoroit pas mon amour; mais je n'osois m'avancer à m'expliquer mieux, lorsque je fus favorisé par un interprète d'une nouvelle espèce.

J'élevois des oiseaux à qui j'apprenois, pour m'amuser, à répéter quelques airs. J'en avois instruit un, plus chéri que les autres, à prononcer : *Je vous aime*. Un matin que j'entrois chez Rosalide, il vole de dessus mon épaule à son cou, & en lui becquettant l'oreille, il lui dit : *Je vous aime*. Ah! qu'il est joli, ah! qu'il est joli, s'écria la fille de Hussen en le baisant. Mon fidèle Ecolier lui souffle encore dans la bouche : *Je vous aime*, & à chaque caresse qu'elle continua de lui faire, il répéta sa leçon à merveille. Mais ne fait-il que cela, me demanda-t'elle? Je

lui ai appris, répondis-je, comme je voulois parler; daignez le garder, & lui apprendre comme vous voulez répondre. Il le fait déjà, me repliqua Rosalide; appelez-le, il le dira. Elle prononça ces mots en baissant les yeux, & la présence du Visir, qui entra dans le moment, m'obligea de me retirer.

Je fus bien aise de pouvoir entretenir en liberté les idées flatteuses que me donnoit la déclaration que je venois d'entendre. Pour juger de ma satisfaction, il faut être Amant, & même un de ces jeunes Amans dont le cœur n'a point fait d'essais, & trouve d'abord celui qui lui étoit prédestiné. Avec quelle impatience j'attendis le soir! J'espérois que Rosalide viendrait se promener avec son Pere, que je pourrois lui dire un mot, ou que, du moins, elle liroit dans mes yeux le bonheur dont elle m'avoit comblé, & qu'elle s'en sauroit gré.

Mais la nuit approchoit déjà, lorsque Husssem parut seul; il avoit même l'air farouche. Il me fit signe de le suivre dans une allée couverte. J'avoue qu'il me prit un tremblement, dont l'homme le plus ferme n'est point le maître dans certaines occasions. Le silence morne que gardoit le Visir, redoubloit mes craintes, lorsqu'enfin il le rompit en ces termes:

„ Je suis né à Salonique de parens Grecs.

TURQUES. 9

„ Je fus amené à Constantinople Esclave
 „ comme tu l'es ; mais je me sentoï des ta-
 „ lens, & les vils emplois où l'on m'occupa
 „ d'abord, n'étouffoient point ma préven-
 „ tion. Par mon zèle & mon activité, je
 „ plûs à la Sultane, Mere de l'Empereur
 „ regnant. Elle me vanta à son fils, qui me
 „ fit passer à son service. Je fus d'abord Ca-
 „ pigi-Bassa, delà élevé à la dignité de Bassa
 „ d'Alep, & bientôt après à celle de Gou-
 „ verneur-Général de la Mésopotamie.

„ Par des liaisons secrettes que je prati-
 „ quai avec le Persan, dont cette Province
 „ est frontiere, je me préparois dans mon
 „ Gouvernement une souveraineté indé-
 „ pendante, où le Roi de Perse & l'Empe-
 „ reur Ottoman, toujours en guerre ensem-
 „ ble, auroient été obligés encore de mé-
 „ nager un Rebelle ; mais mes projets n'é-
 „ toient pas en état, lorsque je fus rappellé
 „ à la Porte, où l'on me donna le Sceau de
 „ l'Empire. Je fus nommé pour comman-
 „ der l'armée contre la Perse. Je défis en
 „ deux batailles rangées Cha-Abas son Roi ;
 „ je l'obligeai d'accepter une Paix honteuse.
 „ Comblé d'honneurs & de biens, je revins
 „ dans cette Capitale, où l'Empereur des
 „ Turcs me donna sa fille en mariage.

„ Ses bienfaits augmentent tous les jours
 „ ma puissance ; mais ces mêmes bienfaits

„ marquent toujours aussi que je suis son su-
 „ jet : cette grandeur n'est rien , dont un au-
 „ tre est l'appui. Je crains toujours le Sul-
 „ tan , & qu'un caprice n'ouvre enfin quel-
 „ ques jours sous mes fausses grandeurs , l'a-
 „ bîme où il me précipitera.

„ Je t'avouerai plus. Je consultai toujours
 „ son visage , ses yeux , son accueil , ses moin-
 „ dres paroles ; j'entrevois depuis quelque
 „ tems un accueil concerté ; il s'est même
 „ un jour emporté avec moi jusqu'au repro-
 „ che. Mes soupçons redoublés éleverent
 „ d'abord mes desseins ; mais je n'ai pas
 „ trouvé dans les esprits des dispositions fa-
 „ vorables à mon ambition. Il faut céder au
 „ tems. Je veux fuir chez les Chrétiens ,
 „ d'où je pourrois bien , s'ils se fioient en
 „ moi , envoyer de furieuses tempêtes sur
 „ cet Empire que j'ai agrandi.

„ J'ai deux filles , l'une est mariée au Nif-
 „ changi , je ne lui confierai donc pas mon
 „ secret ; tu connois l'autre , tu l'aimes , elle
 „ a du penchant pour ta Religion , je vous
 „ unirai ensemble dans un Pays de liberté. Il
 „ faut que tu achètes un vaisseau , que tu y
 „ assembles des gens de ta nation , & des
 „ François sur-tout , ils sont fidèles & déter-
 „ minés ; mais garde-toi de te confier à des
 „ Turcs , ils sont trop esclaves , pour con-
 „ noître l'honneur d'un secret. Tu m'inf-

„ truiras tous les jours de ce que tu auras
 „ fait , & quand il sera tems , je te remettrai
 „ ma fille , mes richesses & ma personne.

En prononçant ces mots , il me quitta.
 Dès le lendemain , j'allai au Port , j'y trou-
 vai des Italiens , les uns libres , les autres
 esclaves , qui me connoissoient , & qui m'en-
 brassèrent avec cette sensibilité qu'inspire aux
 gens d'une même nation une infortune com-
 mune. Je leur parlai , sans trop m'ouvrir d'a-
 bord , ensuite je m'avançai davantage , &
 j'avois enfin pris des mesures certaines , lors-
 qu'un soir , rentrant chez le Visir pour lui
 rendre compte , & l'assurer presque d'un
 heureux succès , je vis que le Sultan l'avoit
 prévenu. Le Bostangi venoit de lui apporter
 un ordre de lui remettre le Sceau de l'Em-
 pire , & ensuite un second commandement
 de l'Empereur de lui envoyer sa tête. Huf-
 sem demanda à parler à l'Empereur. Je n'ai
 point ordre de te conduire au Serrail , ré-
 pondit le Bostangi ; mais de te faire ôter la
 vie tout-à-l'heure. Fais donc ton devoir ,
 s'écrira le Visir , & en même-tems il présenta
 son cou aux Capigis , qui l'étranglerent.

Ma chere Rosalide se retira auprès de sa
 Sœur , & quelques jours s'étoient écoulés
 fans que j'eusse entendu parler d'elle , lors-
 qu'elle me fit dire par un Esclave fidèle , de
 continuer toujours à tout préparer pour no-

tre départ. Je lui mandai que tout étoit prêt, que je n'attendois que ses ordres, que le vent étoit favorable, & que si elle vouloit me marquer le lieu où je pourrois la recevoir, nous serions avant la fin de la nuit loin de Constantinople.

Je n'attendis pas long-tems sa réponse, elle me l'apporta elle-même, déguisée en jeune Esclave Turc. Notre navigation a été heureuse; je suis arrivé hier à Marseille, d'où je pars pour Paris.

Je ne t'ai fait, mon cher Cousin, tout ce long détail que pour te préparer sur la nouvelle que tu recevras bientôt de mon mariage. Je n'attens que l'agrément de mon Pere, à qui j'écris aussi. Dès que j'aurai reçu sa réponse, dans les bras d'une épouse charmante je serai le plus heureux des hommes.

Je suis bien sincèrement, mon cher Cousin, &c.

L E T T R E II.

R O S A L I D E à F A T I M E.

IL y a huit jours que je suis à Paris. Je ne puis démêler encore si les François estiment véritablement les étrangers, ou s'ils veulent, par vanité, s'en faire estimer.

Croyent-ils qu'ils ne peuvent, par trop de bonnes façons, adoucir la situation d'une personne, à qui la nature a été assez marâtre pour ne pas fixer sa naissance dans leur climat? Je ne fais, mais il est sûr que c'est une espèce d'avantage dans leur Pays, de n'être point né parmi eux. Il n'y a sortes de politesses que je ne reçoive tous les jours, jusques aux petites gens s'empressent, sans dessein même que je paie leurs services.

Une Dame de la connoissance de Mazarro, me proposa hier de sortir avec elle. Le char où nous étions arrêta vis-à-vis une maison, où nous entrâmes à travers une troupe de gens armés, qui s'ouvrirent pour nous laisser passer. Nous montâmes à une petite chambre, que l'on referma sur nous avec un grand bruit de clefs. Nous étions dans l'obscurité. Je ne savois que penser du lieu où l'on m'avoit conduite, lorsqu'une clarté brillante éclaira tout-à-coup un spectacle magnifique. A ce qu'on m'en avoit déjà dit, je reconnus aisément que j'étois à la Comédie.

C'est un lieu où l'on retrace les malheurs & la fin funeste de quelques hommes illustres. Cela me rappella ce qui se pratique en Turquie, aux funérailles de nos proches, où nous payons des gens qui les pleurent pour nous. Les François en payent ici qui

les fassent pleurer à la mort d'un Roi ou d'un Empereur, dont ils ne sont certainement point issus, & qu'ils n'ont jamais, ni vu, ni connu.

J'ai pitié, en vérité, de ces malheureux Comédiens. La gloire, la vertu, l'honneur, les grands sentimens, la noblesse, & les actions généreuses qu'ils représentent tous les jours, doivent leur faire sentir encore plus vivement la bassesse de leur condition, à laquelle on attache l'infamie, semblables aux Eunuques, à qui la garde des plus belles femmes retrace avec plus de fureur leur état de privation.

On me surprit, quand on m'assura que parmi les Comédiennes que j'avois vues, quelques-unes faisoient ce métier depuis plus de quarante-cinq ans au moins; elles ne paroissoient pas en avoir vingt. C'est le miracle des Houris du Paradis du Prophète, qui demeurent toujours au même âge. Plus ces Comédiennes jouent, plus leur art se perfectionne; l'art devient plus fort que la nature & les années qu'il met, pour ainsi dire, en fuite; mais elles se rallient enfin, & rien n'est plus affreux qu'une vieille Actrice.

Adieu, ma chere Fatime, aime toujours Rosalide.

LETTRE III.

ROSALIDE à FATIME.

JE fors de l'Opera. C'est un spectacle semblable à celui de la Comédie, excepté que les Héros parlent du nez à la Comédie, au lieu qu'à l'Opera on tâche que toutes les paroles résonnent agréablement dans des gofiers flexibles. J'ai trouvé d'abord ridicule (comme le trouvent la plûpart des François) qu'un homme vienne dire qu'il est accablé de malheurs, & qu'il se tue même en chantant. L'idée qu'on se fait du chant, & l'habitude où l'on est, dès le bas âge, de le regarder comme un enfant du plaisir & de la joie, cause cette prévention, qui se dissiperoit aisément, si l'on considéroit le chant dans son essence réelle, c'est-à-dire, si l'on réfléchissoit, qu'il n'est précisément qu'un arrangement de tons différens. Alors il ne paroîtroit pas plus extraordinaire, que les tons d'un Héros fussent mesurés à l'Opera, que d'entendre à la Comédie un Prince parler en vers à son Conseil sur des matières importantes.

Supposons que le Roi de France envoyât l'Opera peupler une colonie déserte, & qu'il ordonnât à tous les honnêtes gens qui le composent, de ne se demander les choses les

plus nécessaires & les plus simples, & de ne se parler jamais, enfin, que comme ils se parlent sur le Théâtre, les enfans qui naîtroient au bout de quelque tems dans cette Isle, bégayeroient des airs, & toutes les inflexions de leurs voix seroient élancées & mesurées, les fils des Danseurs marcheroient toujours en cadence, en quelque occasion, & pour se rendre en quelque lieu que ce fût; & si cette postérité chantante & dansante venoit jamais dans la patrie de ses peres, & ses oreilles seroient choquées de la dissonnance qui regne dans les tons de notre conversation, & ses yeux seroient blessés de notre façon de marcher.

L'Opera, ma chere Sœur, est si brillant par sa magnificence, & si surprenant par ses machines, qui font voler un homme aux Cieux, ou le font descendre aux Enfers, & qui, dans un instant, placent un Palais superbe où étoit un désert affreux, que si les Peuples voisins de l'Isle où, dans ma supposition, j'ai relégué l'Opera, se trouvoient à ce spectacle, ils croiroient voir véritablement toutes les Divinités du Paganisme, l'Opera feroit des prosélites en fait de Religion. Mahomet en a établi une bien étendue, dont les machines sont plus grossières. Il faut être dégagée, comme moi, des préjugés de l'enfance, qui attachent à son spectacle,

tacle, il faut en être dehors, pour ainsi dire, afin d'en voir toute l'extravagance. Je souhaite bien ardemment que le souvenir de notre Mere, qui étoit Françoisse, te défile enfin les yeux sur l'erreur où tu es; c'est la plus grande satisfaction que puisse avoir une Sœur qui t'aime bien tendrement. Ma chere Fatime, adieu.

LETTRE IV.

ROSALIDE à FATIME.

PLus je réfléchis dans ce Pays, plus je me persuade qu'il en est des mœurs comme des visages; elles sont différenciées, mais elles se rapprochent toutes dans le fond parmi toutes les nations.

Les Turcs ont trois sortes de femmes, les légitimes, celles qu'ils vont chercher au Kebin, & les esclaves.

Les gens de condition en France en ont aussi communément de trois sortes. Premièrement, celle avec qui ils sont véritablement mariés, & qui leur est véritablement la plus indifférente.

Ensuite, ils s'attachent à quelque femme à la mode, c'est-à-dire, répandue dans le grand monde, afin qu'on se persuade, s'ils s'en font aimer, qu'il faut bien qu'ils ayent

B

du mérite , puisqu'ils plaisent à une personne qui passe pour s'y connoître , & qui n'a jamais eu que des aventures illustres.

Et en troisiéme , ils ont quelque Actrice , dont ils ne sont pas précisément amoureux , mais bien de la vie qu'ils mènent chez elle ; c'est là où ils sont dans leur naturel , sans soins & sans façon. Ils y reçoivent leurs amis , ils y soupent , ils tiennent longue table , leur Maîtresse y est aussi stable qu'eux , cela les enchante.

Ce que je dis , ma chere Fatime , de la manière d'aimer dans ce Pays-ci , n'est pas cependant sans exception. Il y a des Amans , mais ils sont rares , dont le cœur délicat s'est assorti par une ressemblance d'humeur , de vertus , de mérite & de naissance. Eloignés de tous airs avantageux , ils reçoivent comme une grace les faveurs qu'on leur accorde ; leur sensibilité aux distinctions qu'on leur marque , s'augmente par l'estime qu'ils ont pour ce qu'ils aiment , & par l'idée de soumission qu'ils se sont fait à ses volontés.

Je t'envoie une Lettre d'un de ces Amans , que j'ai trouvée par un hazard qu'il est inutile de te détailler.

B I L L E T.

Comme je connois votre caractère bien-faisant , je fis hier une faute pour vous donner

occasion de l'exercer en me pardonnant. Si mon respect & mon amour ne vous engagent pas à entrer dans mon idée, soyez sûre qu'à l'avenir je ne ménagerai plus de pareilles douceurs à la bonté de votre cœur; je serai si sage, si soumis & si tendre, que si vous ne m'aimez point, vous serez obligée de vous reprocher une ingratitude horrible; c'est le moyen le plus sensible de punir un cœur aussi bien fait que le vôtre.

Compare le stile de ce Billet avec le vol du mouchoir, dont les Turcs annoncent leurs caresses. Adieu, Mazarro me presse pour sortir avec lui; il t'aime sans t'avoir jamais vue.

LETTRE V.

ROSALIDE à FATIME.

J'Ai été indisposée quelques jours; mais j'ai toujours eu si bonne compagnie dans mon appartement, que je n'en suis sortie qu'avec peine, pour aller chercher ailleurs ce que je trouvois si commodément chez moi. Il s'y est passé de ces scènes plaisantes, que le génie du François crée, pour ainsi dire, de rien.

Les autres Peuples s'abandonnent à leurs

panchans , & en avouent de bonne foi la mauvaise habitude. Le François a trop d'amour propre pour convenir qu'il a tort ; il donne un tour brillant à ses défauts , & charge de ridicule le vice qui leur est contraire. Viens ça , que je t'embrasse , mon cher Chevalier , disoit avant-hier un jeune-homme à un autre. J'ai appris avec une vraie joie , que tu as abandonné Madame N.... Ta persévérance pour elle commençoit à te donner un travers dans le monde. J'avois beau te défendre , & dire que tes assiduités pour cette femme n'étoient que l'effet de ton goût général pour toutes , qui se réunissoit pour un tems en faveur d'une seule , je ne persuadois point , on t'en croyoit amoureux , il sembloit que tu fusses à une femme près ; & comme elle a de la politesse , de l'esprit & de la beauté , on pouffoit même la médisance sur ta façon de penser , jusqu'à dire qu'elle te fixeroit.

He ! quel mal y auroit-il , Monsieur , interrompit une personne de la compagnie , qu'une Dame , qui a autant de mérite que celle que vous venez de peindre vous-même , rendît le Chevalier constant ?

He ! si , Madame , constant , répondit-il. Savez-vous ce que c'est qu'un homme constant ? C'est une espèce d'animal qui n'a qu'une allure , qui devient domestique , qui

s'assujettit aux petites manières, qui se fait un génie de femme, qui fuit ses amis, qui ne goûte plus le vin, & qui, par un grand hazard, s'enivre au plus une fois par mois. La constance marque un cœur étroit, qu'une seule idée remplit, un cœur qui n'a pas la force de seconder la nature, qui lui présente sans cesse des objets nouveaux, pour l'aider à secouer le joug de celui dont il est occupé. Un homme constant enfin est, pour mieux parler, un homme paresseux, qui, se méfiant de son mérite, s'assoupit avec une conquête faite, pour ne se pas donner la peine d'en entreprendre une autre qu'il manqueroit peut-être.

Mais je m'étonne, repliqua la personne qui avoit déjà pris une fois la parole, que vous attaquiez si vivement les Amans constants, vous qui depuis trois ans êtes attaché à.... A une Comédienne, n'est-ce pas? s'écria en souriant, & sans rougir, ce Censeur de belles passions. He bien! sachez que c'est l'inconstance même qui entretient le goût que j'ai pour cette Actrice. Je la vois sur le Théâtre, tantôt c'est une Amante en pleurs, qui regrette un perfide, un autre jour, Bergère innocente, elle voudroit se cacher à elle-même le trouble d'un amour naissant, quelquefois c'est une coquette aimable, qui m'amuse par son esprit, enfin, tous les jours

elle change d'attitudes, de graces, de caractères, d'habits & de visage même, si vous voulez. Elle frappe mon imagination, elle l'anime, l'imagination avertit le cœur de désirer, lui porte de l'amour, le séduit, & dans un seul objet, je trouve Monime, Phédre, Céliméne, & Chloé..... Mais cela me rappelle qu'elle joue aujourd'hui dans une Pièce nouvelle, c'est un pucelage, je vais la voir. En achevant ces mots, il fortit véritablement.

C'est souvent un malheur d'avoir de l'esprit. Il nous arrange une morale selon nos passions, il pare tout ce qui plaît au cœur, rien n'est au-dessus de ce qui le touche, il le place toujours avantageusement. Cela me rappelle Mahomet, qui donne l'entrée du Paradis à son chameau, en considération des bons services qu'il lui avoit rendus.

Je voudrois bien que mes Lettres te fissent autant de plaisir que j'en ai à t'écrire; il me semble que je m'entretiens avec toi, & je trompe ainsi pour quelques momens, le chagrin que j'ai d'en être séparée. Adieu, ma chere Fatime.



LETTRE VI.

ROSALIDE à FATIME.

ON ne peut rien voir de plus charmant, qu'une femme qui entra hier dans une maison où j'étois; sa démarche imprimoit. Elle prit sa place avec une politesse qui se répandit sur toute la compagnie. Son silence même étoit expressif, ses yeux sembloient annoncer de la tendresse à ceux qui lui parloient, quoique son dessein ne fût que de leur marquer de l'attention. Elle répondoit à tout avec cet enjoûment qui met en œuvre les plus petites choses, qui les rend brillantes, & donne un air de nouveauté aux plus communes. Je sentoisi un secret plaisir à respirer l'air qu'elle souffloit.

Cette Dame, me dit un jeune-homme en s'approchant de moi, orneroit, je crois, quelque Serrail que ce fût. Quelle taille! quels yeux! quelles couleurs vives & mêlées! que d'esprit! quelle vivacité! & en finissant cet éloge, il baissa les yeux tristement.

Il me semble, lui répondis-je, qu'une aussi belle personne ne doit point vous faire réfléchir de cet air-là, & fait comme vous l'êtes, on peut toujours espérer de plaire. Ah! me repliqua-t'il, je suis aimé, je con-

nois même tout le prix de cet amour, & tous les charmes de celle qui m'aime; mais la justice que lui rend ma raison, ne pénètre point jusqu'à mon cœur; il ne s'anime plus, je ne le sens plus touché. La liberté que j'ai d'être heureux, me rend paresseux dans mes désirs, & m'ôte, pour ainsi dire, le goût & l'agrément de l'être: cette Dame enfin est ma femme.

Tu vois, ma chere Sœur, que le mariage en France n'arrête pas plus qu'ailleurs les retours du cœur, & qu'il semble même qu'il les précipite. Comment les arrêteroit-il dans un Serrail, où tout engage à l'inconfiance? L'Amour est un mouvement dans l'ame, qui s'éteint presque toujours par l'assurance trop certaine de la possession.

J'ai vu notre Pere en Turquie éprouver cette sécheresse de cœur, qui s'augmentoit encore par les reproches qu'il s'en faisoit à l'aspect de vingt femmes aimables, dont il étoit le seigneur & maître, & dont il ne pouvoit s'empêcher d'admirer la beauté. Quelles sommes considérables n'a-t'il pas prodiguées, pour s'acquérir une Esclave dont les charmes ne l'inquiétoient plus dès qu'elle étoit dans son Serrail? & souvent il la troquoit contre un diamant qu'il renfermoit dès ce jour-là, & qu'il ne regardoit plus dès qu'il étoit à lui.

Console-toi donc , ma chere Fatime , le pouvoir de ta beauté fera toujours le même. La curiosité seule de ton mari pour un objet nouveau a , pour un tems , interrompu l'intelligence de tes charmes avec son cœur. Ils ne sont point effacés , ils reprendront leur empire , il est trop naturel ! Ils te rameneront bientôt ce révolté ; j'appelle ainsi tout ce qui peut vivre dans leur indépendance après t'avoir vue.

Sur-tout , dévore ta douleur & tes larmes en présence de l'ingrat ; affecte même une gayeté qui s'éteigne cependant quelquefois dans la rêverie , il y fera attention ; parle-lui avec indifférence & sans reproches , cela le piquera : quand il paroîtra revenir , il ne faut pas que la tendresse de ton cœur te trahisse ; dis-lui que son infidélité t'a rendu la liberté , les refus l'animeront , il t'exprimera les sentimens les plus tendres. Commence à céder peu à peu , car il est le maître enfin ; mais qu'au milieu des plaisirs il croie que son retour ranime une passion offensée & prête à s'éteindre ; économise ensuite le fond de tendresse que tu as pour lui , de façon qu'en te quittant , il entrevoie toujours quelque chose de plus que ce qu'il n'a reçu encore. On peut , ma chere Sœur , employer au culte du véritable amour les ornemens de la coquetterie.

J'espère qu'avant de recevoir ma Lettre, ton cœur sera tranquile. Peut-être l'est-il déjà? Peut-être m'écris-tu dans ce moment, qu'enchaînée dans les bras de ton infidèle, ton ressentiment a été moins vif dans sa douleur, que ta tendresse dans le plaisir de se raccommoder? Cette idée seule me comble de joie, & je t'aime tant, que je crois mon cœur d'accord avec ta situation. Adieu.

L E T T R E VII.

ROSALIDE à FATIME.

J'Etois l'autre jour chez une Dame, dont j'ai reçu mille amitiés à mon arrivée dans cette Ville, & qui m'a toujours prévenu depuis sur tout ce qui peut interesser une étrangère dans un Pays où elle ne connoît personne. Je la trouvai distraite, rêveuse, inquiète. La familiarité où nous vivons ensemble m'engagea à m'expliquer, & à lui demander si je ne la contraignois point.

Au contraire, me dit-elle en soupirant, je suis bien aise d'avoir une amie avec qui me soulager un peu, en lui confiant l'état où je suis. J'aime, continua-t'elle, & j'aime un ingrat, qui ménage d'autant moins mon cœur, qu'il s'en croit plus le maître. Il y a quatre jours que je ne l'ai vu, quoique j'apprenne

de tous ceux qui viennent ici, qu'il se multiplie, pour ainsi dire, & qu'on le trouve par-tout.

Elle fut interrompue dans ce moment, & à son agitation, je reconnus aisément pour l'ingrat dont elle parloit, un jeune-homme qu'on annonça, & dont la figure, il est vrai, étoit brillante; une démarche noble & aisée, une physionomie fine & ouverte, le port de tête d'un jeune Héros, le rendoient charmant à l'apparence. Mais que ses manières me firent juger autrement de son cœur!

Il y a long-tems qu'on ne vous a vu, Monsieur, lui dit mon amie? Que voulez-vous, Madame? répondit-il presque sans la regarder. On a des amis, j'ai fait deux dînés-soups, qui ont été poussés fort avant dans la nuit, j'ai dormi le jour, j'ai vu mes chevaux, j'en ai vendu, j'en ai acheté, j'ai joué, j'ai perdu, & je suis en quête de quelque Juif qui me prête de l'argent.

En achevant ce beau détail, il appella un grand chien qu'il avoit amené avec lui, le caressa, lui jeta son mouchoir, se le fit apporter, il lui parla long-tems, & ne nous adressa la parole à notre tour, que pour nous le vanter. Il se leve ensuite, se regarde au miroir en prenant du tabac, & par une révérence subite, il annonce sa retraite.

Quoi! vous sortez si vite, lui demanda ma

trop foible amie ? Vous reverra-t'on ? Oui , cela se pourra , répondit-il de la porte ce soir un de ces jours.

Voilà , ma chere Sœur , comme j'ai vu un François traiter une femme dont il étoit aimé , & ce François ressemble à bien d'autres. Plus ils se croient aimables , & plus ils regardent précisément les femmes par rapport à eux uniquement. Ne trouves-tu pas que leurs façons approchent beaucoup des mœurs dégagées & humiliantes des Turcs pour notre sexe ? Ils sont même plus barbares.

Un Turc achete une femme , elle n'est pas maîtresse de n'être pas à lui ; il ne lui a donc nulle obligation de sa possession. Il l'enferme dans un Serrail , où il est , en quelque façon , en droit de ne l'aller voir que quand son plaisir l'y engage ; mais en France , une femme est libre , elle pouvoit se déterminer en faveur de tout autre que de l'Amant à qui elle donne son cœur. Il la séduit , & dès qu'il se l'est acquise , dès qu'il l'a enfermée , pour ainsi dire , dans l'idée séduisante d'être aimée de lui , il ne la voit plus qu'en passant ; voilà l'ingratitude. Le Turc n'est qu'inconstant dans ses amours , le François est ingrat.

Tu me diras qu'en France une femme est libre de changer ; mais combien l'amour propre ne souffre-t'il point ? Le changement

même dans notre sexe a quelque chose de honteux. Le cœur n'obéit pas si-tôt, la vertu revient, & y soutient un ingrat qui l'en avoit écartée. L'infidélité est toujours bien sensible, mais sur-tout à un cœur qui a choisi lui-même le traître qui l'outrage.

A mes réflexions, ne sembleroit-il pas que je serois dans le cas! Je n'y suis point, en vérité, & je te souhaite autant de satisfaction où tu es, que l'amour de Mazarin m'en donne ici. Adieu, ma chere Sœur.

L E T T R E VIII.

ROSALIDE à FATIME.

UN jeune Officier fut présenté l'autre jour, par un de ses amis, chez une Dame où il joua. Après le jeu, il y soupa, & après le souper, il s'étendit dans un sofa, d'où avec empressement, & de l'air d'un homme qui n'est pas accoutumé à être refusé, il offrit à cette Dame tous les services d'un tendre Cavalier. Jugeant l'affaire assez entamée, il se leve, il se chauffe le dos à une cheminée, & demande légèrement à un gros homme vêtu de noir, qui s'étoit écarté pour lui faire place: " Monsieur, quoique je ne „ déplaîse pas dans cette maison, j'y suis tout „ nouveau, j'y entre pour la première fois.

„ La maîtresse est jolie. Faites-moi le plaisir
 „ de me parler. A-t'elle quelqu'un sur son
 „ compte? J'ai dessein de m'y mettre. Est-
 „ elle veuve? Non, lui dit-on. Ah! elle est
 „ mariée, continua cet étourdi. Où est donc
 „ son benêt de mari? Le voici, lui répondit
 le gros homme, en marquant cette annonce
 d'une profonde révérence.

Dans ce Pays-ci, une femme du bel air
 anéantit, pour ainsi dire, son mari, il n'en
 est point fait mention. Rarement fréquente-
 t'il dans son appartement, & si, par un grand
 hazard, on l'en voyoit sortir, on le prendroit
 le plus souvent, plutôt pour un créancier
 qui vient de faire arrêter ses comptes, que
 pour le maître du logis. Adieu, ma Sœur,
 ainsi soit un jour où tu es!

 L E T T R E IX.

ROSALIDE à FATIME.

UN Prince respectable par sa naissance,
 & très-estimable par son esprit, sa po-
 liteffe, & mille autres belles qualités, est
 devenu amoureux d'une Actrice. Il le lui a
 fait déclarer, c'est-à-dire, qu'il lui a fait pro-
 poser mille écus par quartier. Cette Actrice
 a répondu généreusement, qu'elle aimoit,
 & qu'elle étoit aimée d'un jeune-homme

qu'elle ne voudroit pas , pour toutes choses au monde , désespérer en l'abandonnant la première ; mais que si le Prince n'étoit pas bien pressé , elle s'arrangeroit de façon à pouvoir répondre à ses bonnes intentions , au plus tard dans quinze ou vingt jours.

Pour mettre la main à l'œuvre , elle a enmené dès le lendemain son Amant à une petite maison de campagne où ils sont seuls. Ils ne voyent qu'eux , ils ne sortent jamais , bec à bec l'un devant l'autre , tant que les jours durent , ils ne se parlent que de leur passion. Elle espère qu'à force de se voir ils s'ennuyent , ils se laisseront , ils s'importuneront , & se quitteront ainsi sans regret , & sans pouvoir se plaindre l'un de l'autre.

Je ne fais si le moyen qu'emploie cette pauvre fille sera efficace ; mais enfin elle s'y prend de son mieux , elle s'exécute pour tâcher de mériter la dot que le Prince lui promet , & elle seroit bien malheureuse , si elle ne réussissoit pas dans ses bonnes intentions.

Puisque je suis en train de te conter des aventures , je vais t'en écrire une autre plus relevée , mais dont la fin n'est pas moins bizarre ; on en raisonna beaucoup hier chez moi. Les uns disoient qu'un homme ne pouvoit penser ainsi , les autres trouvoient les sentimens de la femme encore plus particuliers. Pour moi , je crois que les uns & les

autres font dans la nature. Le cœur se remue de tant de façons différentes, que rien de ce qui se fait ne me surprend.

H I S T O I R E

DU COMTE D'AMILLE.

LE Comte d'Amille, issu d'une des plus grandes Maisons du Royaume, étoit arrivé depuis quelque tems à Paris, pour y apprendre tous les exercices convenables à un homme de sa naissance. Passant un jour assez vite aux Tuilleries dans une des allées de traverse, il fut frappé de l'air & des graces d'une jeune Demoiselle, qui se promenoit seule avec sa mere. Il sembloit que ces deux personnes timides n'osassent point se mêler dans le brillant du monde, qu'elles regardoient cependant de loin avec curiosité.

Le Comte, pour ne rien affecter, acheva son tour, & en repassant, fut véritablement touché de ce qu'il avoit admiré d'abord. Sans penser à aller rejoindre sa compagnie dans la grande allée, il n'étoit occupé que du plaisir de bien posséder l'idée de tant de charmes.

A l'âge de seize ans, qu'il avoit alors, le cœur rempli de désirs, ne cherche qu'un objet qui le fixe, & presque tous les jeunes gens, entre les beautés qu'ils voyent, en
choi-

choisissent une qui devient plus chere à leur imagination , & à qui ils sacrifient , sans lui avoir , peut-être , jamais parlé.

Quand ces deux personnes sortirent , le Comte les suivit. Il fut où elles logeoient , & s'étant informé plus particulièrement , on lui apprit qu'un procès considerable les retenoit à Paris , où elles ne connoissoient pas grand monde. Il chercha aussi-tôt les moyens de s'introduire chez elles , & le hazard le favorisa. Un Musicien logeoit dans la même maison. Il s'adresse à lui , sous prétexte d'apprendre la musique ; mais comme son nom trop connu l'auroit rendu suspect , & même eût été un obstacle aux visites qu'il vouloit faire à des personnes qui s'en feroient senti trop honorées pour en souffrir l'assiduité , il prit celui de Vareil. C'étoit un jeune-homme d'une naissance ordinaire , qui montoit à la même Academie que lui , & qui lui ressembloit assez.

Le Musicien assembloit un concert deux fois la semaine. D'Amille ne fut pas long-tems sans y voir Mademoiselle d'Eran (c'étoit le nom de celle qu'il aimoit) & sans avoir occasion de lui parler. Il donna plusieurs fois la main à sa mere , pour la remettre dans son appartement , & lui demanda enfin la permission d'y venir faire sa partie de jeu , quand elle le fouhaiteroit.

C

On lui répondit gracieusement, & il eut ainsi la satisfaction d'être tous les jours auprès d'une charmante personne, dont les manières préfageoient favorablement à son amour. Elle ne détournoit les yeux de dessus lui, que quand elle croyoit qu'il s'appercevoit de son attention, qu'elle promenoit alors un moment avec indifférence, mais il en redevenoit bientôt l'objet fixe.

Le Comte, quoique, pour ainsi dire, un enfant encore, étoit né avec un penchant si heureux pour les femmes, qu'il s'étoit débarrassé de très-bonne heure d'une certaine timidité ordinaire à la grande jeunesse. Il étoit vif, entreprenant, & dès qu'il trouva l'occasion de se déclarer à Mademoiselle d'Eran, il ne la laissa pas échapper.

Mademoiselle, lui dit-il, un jour qu'elle étoit seule, je puis donc suivre enfin l'empressement que m'inspire l'amour le plus tendre! Je puis vous parler d'une passion, dont mes yeux vous ont déjà prévenue dès qu'ils vous ont vue; s'ils ont suivi les mouvemens de mon cœur, daignez me regarder, daignez m'apprendre si l'Amant le plus soumis, le plus passionné, peut espérer jamais de vous plaire.

En vérité, Monsieur, lui répondit-elle, quand même je penserois comme vous le fouhaitez, me croyez-vous capable d'en fai-

re l'aveu avec tant de facilité? ... He! pourquoi ne le feriez-vous pas, Mademoiselle? interrompit d'Amille, en interprétant trop favorablement, peut-être, cette réponse; pourquoi me faire attendre? Mon amour est à un point qu'il ne peut plus augmenter, & mon cœur joindroit à l'obligation d'être reçu, celle de n'avoir point languï dans l'incertitude de son sort. En prononçant ces mots, il se jeta à ses genoux, avec un empressement qui allarme l'innocence d'une jeune personne, qui entend pour la première fois une déclaration d'amour, & qui se trouve seule avec un Amant qui lui plaît.

Monsieur, dit-elle toute émue, & retirant avec fierté sa main qu'il vouloit baiser, relevez-vous, & cessez des façons qui m'offensent. Je n'en dois donc point douter? reprit-il, vous me haïssez? Je tâcherai de prendre sur mon inclination, pour vous épargner une vue qui vous importune....

Madame d'Eran, qui entra dans le moment, ne s'apperçut point du trouble de sa fille. Le Comte resta quelque tems encore, affectant d'être froid & rêveur, & enfin il sortit.

Il ne doutoit presque point d'être aimé. Il crut qu'il devoit, par une absence de quelques jours, inquiéter sa Maîtresse accoutumée à le voir, & l'obliger, par les réflexions

qu'elle feroit, à s'avouer à elle-même les sentimens qu'elle avoit pour lui.

Véritablement, le lendemain, l'heure où il se rendoit ordinairement étant déjà passée, elle fut inquiète, & le jour d'après, ne le voyant point encore, elle commença à se rappeler toute leur conversation, à s'accuser d'un peu trop de fierté, & à désirer enfin qu'il revînt. Tel est le cœur d'une jeune personne qui aime, il n'est jamais tranquile: elle se reproche toujours, soit qu'elle ait accordé à l'Amour, soit qu'elle ait accordé au devoir.

Elle étoit dans ces sentimens, lorsqu'elle trouva d'Amille chez le Musicien. D'un air distrait, il écoutoit le concert. Quand il fut fini, il s'approcha d'elle, comme par hasard, & lui présenta la main avec un respect où l'on ne pouvoit démêler si c'étoit simplement une extrême politesse, ou le retour d'un Amant plus soumis. Je n'oserois, dit-il, quand il l'eut ramenée à la porte de son appartement, présenter chez vous, Mademoiselle, un Amant que vous haïssez; je respecte trop tous vos sentimens. He! pourquoi vous haïrois-je, Monsieur? répondit-elle. Ah! si vous ne m'aviez pas haï, vous m'aimeriez, repliqua le Comte. Il a fallu toute la force d'une antipatie naturelle pour fermer votre cœur, & pour le prévenir con-

tre un amour aussi tendre que le mien. Vous vous trompez, dit Mademoiselle d'Eran, de ce ton embarrassé que l'Amour rend encore plus touchant dans une bouche timide, je ne vous hais point, je vous assure, je vous le répète, & je vous le répéterai toute ma vie avec plaisir. Mais vous désirez de moi un aveu ha ! si vous me l'arrachiez, je serois désormais avec vous confuse, interdite, craintive, je n'aurois plus, je crois, d'agrément à m'y trouver. Voudriez-vous que cela fût ?

D'Amille étoit si enchanté de ce qu'il entendoit, qu'il n'avoit pas la force de parler. Ses regards, en redoublant le trouble de sa Maîtresse, en arrachotent dans le silence même, un aveu plus expressif que toutes les paroles. L'Amour ne perd jamais ses avantages entre des cœurs également épris ; il a le sentiment trop fin, pour n'être pas prompt à profiter de tout, & la charmante d'Eran, qui n'avoit pas voulu parler pour avouer sa tendresse, parla pour faire ressouvenir son Amant de tout ce qu'elle faisoit pour lui, & de lui être fidèle.

Ils étoient au comble de la joie, ils se voyoient, ils se parloient tous les jours, ils s'écrivoient dans les momens où ils ne pouvoient être ensemble, il sembloit que leurs cœurs fussent jaloux & rivaux, ils tâchoient

à se surpasser toujours l'un l'autre, par leur tendresse, & par mille façons différentes de se la marquer.

Mais il n'est pas de bonheur durable. Le Comte, un matin à l'Academie, sur un rien, s'étoit emporté avec mépris contre Vareil, dont il prenoit toujours le nom chez sa Maîtresse. Ce jeune-homme sensible voulut en avoir satisfaction, & le rencontrant le soir dans un rue peu éloignée de celle où logeoit Madame d'Eran, il lui fit mettre l'épée à la main. Le Comte fut d'abord légèrement blessé; mais enfin, il eut l'avantage, & perça de deux coups son ennemi, qui tomba en expirant. Il se réfugia avec précipitation chez un de ses parens, qui l'envoya aussitôt dans sa Province, en attendant qu'on pût obtenir sa grace.

Quelle fut la douleur de la jeune d'Eran, lorsqu'on vint lui dire que deux jeunes gens s'étoient battus, & que l'un, nommé Vareil, avoit été tué! Elle ne ménagea plus rien, elle ne se soucia plus que sa mere connût jusqu'où étoit allé l'excès d'une passion, qu'elle avoit toujours pris tant de soin de lui cacher, elle s'abandonna à tout son désespoir. Son Amant lui revenoit sans cesse à l'esprit, l'épée à la main, tout sanglant. Quel objet! quel différence de ces momens, à ceux où elle l'avoit vu tant de fois!

Je suis si lassé d'écrire, que tu attendras à une autre fois pour apprendre le dénouement. Adieu, ma chere Fatime.

L E T T R E X.

F A T I M E à R O S A L I D E.

JE suis encore dans une vraie colére. Un homme est venu voir mon mari, & d'une jaloufie couverte d'un voile épais, j'entendois toute leur conversation.

Ce scélérat, d'un ton froid & magistral, se moquoit non-seulement de la Religion de Mahomet, mais de toutes en général. „ L'orgueil, disoit-il, d'être Chef de Secte, „ secondé de la politique humaine, en a „ jetté les fondemens, & l'on a cru que des „ idées de châtimens après la mort, seroient „ une barrière contre les mauvais panchans „ de la nature. L'homme qui ne se sépare „ jamais de l'amour de son être, s'est persuadé facilement qu'il trouveroit des plaisirs, même après le dérangement total de la machine. Pour mes opinions, continuoit-il, elles sont fixes; enfin, j'ai arrangé mon sistême en homme d'esprit, & je m'y suis renfermé en homme sensé.

Quand cet impie est sorti, mon mari s'est rendu auprès de moi. Que répondriez-vous,

lui ai-je demandé, à quelqu'un qui viendrait vous annoncer que vous prenez des peines inutiles, que vos enfans ne seront jamais heureux, quelque soin que vous donniez à leur éducation, que vos honneurs seront détruits, que vos biens seront confisqués, & qui ne fonderoit ces fâcheuses nouvelles que sur quelques réflexions vagues qu'il auroit faites pendant la nuit? Ne le regarderiez-vous pas comme un ennemi, qui, jaloux de votre bonheur, s'amuse de l'imagination qu'il ne durera pas?

Sans doute, a répondu Sahallibecz. He bien, lui ai-je répliqué, pourquoi avez-vous donc écouté si patiemment, & avec une apparence d'attention, ce scélérat qui vient de sortir, & qui tâche de vous persuader qu'en trente ou quarante ans d'ici tout sera anéanti à votre égard, qui a voulu vous ôter la douceur de réfléchir qu'un Etre suprême s'intéresse à vos actions, & que vous pouvez vous rendre digne de ses graces, & des plaisirs éternels qu'il vous prépare dans des lieux fortunés?

Que les hommes sont étranges, ma Sœur! Ils haïssent non-seulement celui qui s'oppose à leur fortune sur la terre, mais même celui qui ne paroît pas d'abord en accepter l'augure, dans le tems qu'ils demeurent tranquilles aux discours d'un scélérat, qui

cherche à obscurcir leurs idées sur la bonté de Dieu !

Selon notre Religion, les femmes n'entrent point en Paradis. Ce n'est donc pas d'un cœur intéressé que j'aime Dieu ; mais l'idée que je m'en fais, me ravit sans cesse. Sans espoir de récompense, je sens un plaisir secret à suivre les commandemens de celui qui peut tout, je recherche en lui mon origine, avec une complaisance, pour ainsi dire, orgueilleuse, j'aurois honte de rien faire qui me dégradât d'un Ancêtre si noble, si grand, éternel, infini, tout-puissant, & j'entretiens avec délices une pureté qui ne peut qu'être agréable à l'Être qui en est la source infinie.

Tu m'écris, ma chere Rosalide, ce qui se passe au milieu d'un grand monde avec qui tu es en société, tu tâches de m'amuser toujours, par quelque aventure nouvelle, je t'en suis obligée. Pour moi, renfermée dans un Serrail où je ne vois personne, je ne puis t'entretenir que des méditations que je fais dans le silence, & la retraite où m'attache mon sexe. Le Serrail n'est point un esclavage, quand on en aime le maître, & qu'il nous chérit. Le désir de la liberté n'est qu'un libertinage de l'imagination, qui punit le cœur, par des souhaits violens qu'on ne peut satisfaire, du peu d'attachement qu'il

a pour ses devoirs. Adieu , ma chere Rosalide.

L E T T R E XI.

R O S A L I D E à F A T I M E.

JE suis révoltée d'un vice , qui regne communément ici parmi les plus honnêtes gens ; la médifance est l'ame de toutes les conversations. Hier , une femme me vint voir , notre entretien roula sur une autre , avec qui je suis assez souvent. Elle est belle , me dit-elle , mais il y a long-tems ; on lui trouve de l'esprit , mais au vrai , elle n'a que du jargon ; sa vie est retirée , continua-t'elle ; je ne faurois croire cependant comme le Public , qui s'imagine qu'un Abbé qui demeure dans sa maison , la fait se retrouver toujours avec plaisir dans son domestique.

Elle n'achevoit pas ces mots , que la personne qu'elle déchiroit si cruellement entra. He ! bon jour , ma bonne amie , lui dit cette perfide , en s'avancant à elle & en l'embrassant , nous parlions de vous , Madame & moi.

Est-il possible qu'une Nation qui pense aussi délicatement que la nation Françoisé , ne marque ordinairement son esprit dans la société qu'aux dépens de la réputation de ses

compatriotes? & qu'on y appelle politesse, la lâcheté d'accabler de caresses une personne dont on parle avec mépris en son absence? Pour ne pas tomber dans la morale, je ne te parlerai pas davantage d'un vice qu'on ne punit point, parce que l'usage l'emporte sur la justice. Je vais t'écrire la fin de l'Histoire du Comte d'Amille.

SUITE DE L'HISTOIRE

DU COMTE D'AMILLE.

SOn Pere ne le croyant pas en sûreté dans sa Province, l'envoya voyager en Italie, où il menoit depuis près de neuf ans une vie errante, lorsqu'enfin son affaire s'accommoda en France. Il eut la permission d'y revenir, & la Cour lui accorda l'agrément pour un Régiment.

Le mois d'Avril étant arrivé, il le joignit. On le mena chez les premières Dames de la Ville, où il étoit en quartier. Quelle fut sa surprise en entrant dans une maison, d'y trouver Mademoiselle d'Eran! & quelle fut celle de cette personne, à la vue d'une ressemblance si parfaite avec ce qu'elle avoit aimé! (car cette aventure ne pouvoit passer que pour une ressemblance dans son esprit.) Elle considéroit le Comte avec un saisissement dont il savoit seul la cause, & dont il

eut la dureté de vouloir se divertir encore quatre ou cinq jours avant de se découvrir. Il affecta donc toute l'indifférence d'un homme qui voit les personnes pour la première fois, & après quelques discours que la politesse exige, il sortit avec les Officiers qui l'avoient accompagné.

Il y retourna le lendemain de meilleure heure, il trouva sa première Maîtresse seule. Elle trembla d'abord à sa vue. Après quelques propos indifférens : Madame, lui dit-il, vous me regardâtes hier avec une attention, qui me feroit presque me flater de ressembler à quelqu'un qui vous touche. Je ne vous le cacherai point, répondit Madame d'Accis, (c'étoit le nom qu'avoit pris Mademoiselle d'Eran, en se mariant) vous ressemblez si parfaitement à un jeune-homme que j'ai connu à Paris... Et que vous ne haïssez pas, sans doute, interrompit d'Amille, en souriant malignement. Et qu'est-il devenu, continua-t'il ? Il fut tué, Monsieur, par un barbare dont je n'ai jamais su le nom. J'étois inconsolable. Ma Mere finit ses affaires à Paris, je fus charmée de quitter un lieu qui me rappelloit sans cesse des idées cruelles. Elle me ramena en Province, où je suis mariée depuis un an. En achevant ces mots, ses yeux se mouillerent de larmes, & pour cacher l'état où elle étoit, à des Dames qu'on

annonça dans le moment , elle passa dans une autre chambre , sous prétexte de donner quelque ordre.

D'Amille étoit attendri ; mais la bizarrerie de son imagination lui fit bientôt trouver fort plaisant de travailler à se détruire lui-même dans un cœur qu'il possédoit encore. L'idée d'être son propre Rival , & de se multiplier pour triompher deux fois de la même personne , lui parut trop amusante pour l'abandonner.

Il commença dès le lendemain à étaler tout le brillant de la situation d'un jeune Colonel magnifique , dans une Ville de Province où est son Régiment , il anima les plaisirs , il donna des bals , dont Madame d'Accis étoit toujours la Reine ; mais ses soins , ses assiduités , sa magnificence , son esprit , sa figure & ses graces , ne servoient qu'à ranimer dans le cœur de cette femme constante tout ce qui lui avoit plu dans Vareil , sans l'interesser pour le Comte. Un jour qu'il avoit dansé avec l'applaudissement de tout le monde , il s'apperçut qu'elle se couvroit le visage de son éventail , pour dérober des pleurs qui lui échappoient , & il se rappella qu'il avoit autrefois exécuté cette même danse avec elle à Paris. Il étoit presque aussi piqué , que si elle lui avoit donné un véritable Rival à combattre. Le cœur , appa-

renment, usé sur la tendresse qu'il avoit eue pour Mademoiselle d'Eran, il ne se soucioit plus d'en être aimé; mais, pour satisfaire au jeu de son imagination, il vouloit s'en faire aimer. Il ne se soucioit point d'être l'objet de sa constance, il vouloit l'être d'une infidélité.

Au lieu de vous entretenir, lui répétoit-il souvent, dans la douleur que vous cause un homme qui n'est plus, ne feriez-vous pas mieux de vous attacher à moi, qui suis très-vivant, puisque vous y trouvez une ressemblance si parfaite avec votre Amant?

Oui, Monsieur, lui répondit-elle en soupirant, ce sont les mêmes traits dans la figure, le même port de tête, les mêmes gestes, les mêmes manières, le même ton de voix, c'est le même enjoûment & la même politesse dans l'esprit: je trouve en vous tout ce qui étoit en lui; mais vous n'êtes pas lui, & c'étoit à lui que j'étois attachée; mon cœur fait entre vous deux une différence que mes yeux ne peuvent appercevoir. Je reçois toutes les attentions que vous avez pour moi avec reconnoissance; mais je pense toujours avec tendresse à Vareil. Quand même je flaterois votre passion, quand même je vous comblerois de faveurs, vous ne seriez jamais content, vous croiriez toujours que je sacrifierois aux traits que vous portez, & que ce

n'est point votre seule personne que j'aime. Croyez-moi, Monsieur, c'est dommage qu'un Cavalier aussi bien fait, perde son tems, attachez-vous à une autre, qui se trouvera heureuse de vous occuper.

Quoi! interrompit le Comte, vous voudriez que je m'attachasse à une autre? Vous verriez sans chagrin mon amour pour elle? Ah! c'en est trop, il faut cesser la feinte.

Alors il lui développa tout le mystère. Il lui fit connoître que Vareil, & le Comte d'Amille, n'étoient que le même, & par toutes les circonstances qu'il lui rappella, elle ne put en douter.

Elle étoit dans une surprise & dans un silence, dont il étoit impossible de démêler les sentimens. Enfin, elle embrassa le Comte avec cette sorte de joie que ressent une mere qui revoit un fils qu'elle a cru perdu, & dont la conduite mériteroit des reproches qu'étouffe le plaisir de le retrouver. Il étoit très-tard, elle le pria de se retirer, & le lendemain, à son réveil, il reçut cette Lettre.

AU COMTE D'AMILLE.

Depuis la mort de Vareil, Monsieur, je n'avois jamais passé deux heures dans le jour sans penser à lui. Je me rappellois sans cesse l'histoire de nos amours. L'idée que, s'il

n'avoit pas été tué, il m'aimeroit encore, me touchoit sensiblement sur sa perte. J'avois du plaisir à connoître la bonté de mon cœur, qui ne l'oubloit point, & qui me faisoit toujours verser des larmes. Je m'entretenois avec complaisance dans ma douleur; mon esprit trouvoit avec elle une compagnie dont il ne s'ennuyoit point, parce qu'il en avoit pris le caractère mélancolique. Vareil n'auroit jamais eu de Rival après sa mort. J'ai vu avec une joie entière qu'il étoit vivant. Mais après avoir bien consulté mes sentimens toute la nuit, j'ai connu que je ne m'interessois plus à lui, depuis que je le savois heureux, & que je ne le regardois, enfin, que comme un aimable Cavalier qui mérite l'estime de tout le monde. Je vais à la campagne trouver mon mari, à qui je porte un cœur que la douleur lui enlevoit. Je serai charmée toute ma vie d'avoir quelque occasion de vous obliger, mais l'amour est entièrement éteint. Je n'en puis douter, à l'indifférence avec laquelle je réfléchis à la dureté que vous avez eue de me laisser pleurer, sans en être attendri, un homme qui me parloit tous les jours, & qui auroit dû me tirer d'inquiétude dès que son affaire lui arriva. Je suis, Monsieur, votre très-humble & très-obéissante servante,

D'ERAN D'ACCIS.

Cette

Cette femme étoit attachée à une passion chimérique ; elle n'aimoit véritablement , ni moi , ni ma personne , dit le Comte en lisant cette Lettre , puisqu'elle n'a pas été touchée des soins que je lui ai rendus dans un tems où je suis , sans contredit , plus aimable que je n'étois lorsqu'elle m'a vu pour la première fois.

Il se leva ensuite , s'habilla , badina de cette aventure avec les Officiers de son Régiment , & partit quelques jours après pour Paris.

LETTRE XII.

ROSALIDE à FATIME.

Quelle est l'idée de Mahomet , de nous exclure de son Paradis ? est-ce par mépris de notre sexe ? Non , disoit l'autre jour un François. Mais comme il vouloit faire espérer à ceux qui le suivoient , un Paradis absolument sensuel après la mort , il s'est bien donné de garde de leur laisser soupçonner qu'ils y pourroient retrouver leurs femmes. Vous êtes encore heureuses , ajouta-t'il , que les principes de la nouvelle Philosophie ne lui ayent point été connus ; car il n'auroit pas manqué de dire , que les femmes ne sont que de simples machines , &

D

tous les Turcs , sur la foi de cet Oracle , vous auroient regardées comme des montres , plus ou moins bien travaillées , selon que vos mouvemens se seroient accordés avec leurs caprices.

Pour entendre ceci , ma Sœur , il faut que tu saches qu'il s'est levé depuis cent & quelques années une Secte de Philosophes , qui soutiennent que les bêtes n'ont point d'ame , qu'elles n'ont point de sentiment du tout , qu'elles ne reçoivent ni plaisirs , ni peines , & qu'elles ne sont enfin , que des ouvrages d'une mécanique industrieuse.

Les autres principes de cette Philosophie ne sont pas moins nouveaux à l'esprit. Je te dirai même , qu'ils doivent paroître très-ridicules à une jolie femme , qui ne veut point se détacher des charmes qu'elle croit posséder. Si l'un de ces Philosophes étoit amoureux de toi , & qu'il continuât cependant de raisonner toujours conséquemment aux opinions de sa Secte , il te soutiendrait effrontément , que tes yeux ne sont point brillans , que ton nez n'est pas fait au tour , que ta bouche n'est point petite , & que cette blancheur & ce rouge , qui se mêlent si agréablement sur ton visage , n'existent point. Tous ces charmes , diroit-il , sont des pensées de mon ame , qui les répand sur votre personne , à peu près comme des couleurs

que vous diversifiez sur un canevas quand vous travaillez à la tapisserie.

Tu enverrois promener cet Amant avec ses visions, & tu ferois bien; il n'est pas agréable d'avoir tant d'obligation aux gens.

L E T T R E XIII.

F A T I M E à R O S A L I D E.

J'Ai un meilleur cœur que le tien, ma Sœur. Quelques raisons que l'on m'apportât, on ne pourroit jamais me déterminer à penser que mon pere, mes freres, mes amies & mes parens sont malheureux pour toujours; je les ai vu mourir bons Musulmans. Il faudroit, si j'entrois dans la Religion que tu as embrassée, que mon esprit se prêtât à l'idée horrible d'un tourment éternel où ils sont condamnés. Ah! je n'aurois jamais cette dureté-là. Je frémis même d'y penser! Comment peux-tu l'avoir eue? Leur mémoire m'est si chere, que pour m'opposer au moindre outrage qu'on y voudroit faire, j'exposerois mille fois ma vie avec plaisir. Je lis avec attachement les passages de l'Alcoran, où la félicité des Fidèles est écrite, par la part que je crois qu'ils y ont. J'étois ce matin au chapitre sur le Jugement.

„ Il n'y a qu'un Dieu, éternel, infini,

„ tout-puissant & tout miséricordieux, qui
„ a envoyé son Prophète pour vous instruire.
„ Il n'est point Prophète, disent les impies,
„ il boit, il mange, & marche comme nous
„ dans les rues. Mais quand le jour épou-
„ vantable pour eux viendra, ils voudroient
„ être le plus petit atôme. Au son de la trom-
„ pette, les Cieux s'ouvriront de foiblesse ;
„ ils seront emportés comme un voile que
„ les vents furieux agitent dans les airs : le
„ Firmament ressemblera à de l'or fondu,
„ qui bouillonne, les Montagnes feront
„ semblables à de la laine cardée, qui s'a-
„ baisse, le Soleil, la Lune & les Etoiles
„ tomberont dans la flamme dévorante, qui
„ s'élancera comme une mer agitée, la terre
„ fera blanche, & les corps qui sortiront de
„ toutes parts de son sein, couvriront sa sur-
„ face. Les Fidèles qui sont fermes dans
„ leur Foi, qui font des aumônes à la veu-
„ ve, à l'orphelin & aux prisonniers, qui
„ croient au jour du Jugement, qui crai-
„ gnent un Dieu, qui ne connoissent point
„ d'autres femmes que les leurs & leurs Ef-
„ claves, qui ne font point mal aux Fidèles,
„ ni par leurs discours, ni par leurs actions,
„ qui disent la vérité en témoignage, qui
„ effectuent ce qu'ils ont promis, qui con-
„ servent avec équité & fidèlement ce qui
„ leur a été confié, auront dans leur main

„ droite le livre où sont écrites leurs actions ;
 „ ils seront appuyés sur des lits ornés d'or &
 „ de pierreries , ils se regarderont tous en
 „ face & avec plaisir : de jeunes enfans iront
 „ autour d'eux avec des vases remplis d'un
 „ breuvage délicieux , qui ne leur fera point
 „ de mal à la tête , & qui ne les enivrera
 „ point ; ils auront tous les fruits qu'ils pour-
 „ ront souhaiter , & telles viandes qu'ils dé-
 „ sireront , ils posséderont des femmes qui
 „ auront les yeux noirs , & qui seront blan-
 „ ches comme des perles enfilées , & que
 „ personne ne touchera , ni homme , ni An-
 „ ge auparavant eux.

Voilà la félicité dont j'espère que mes freres jouiront. Ils ont été tués en défendant leur Patrie & leur Religion , ils n'ont jamais fait tort à personne , ils n'ont adoré qu'un seul Dieu , qui punit les méchans , & qui recompense les bons : élevés dès l'enfance par des femmes dévotes , ils ont appris l'Alcoran , ils ont été accoûtumés dès leur bas âge , à être frappés d'un respect profond au seul nom de Mahomet , ils ont cru dans ce Prophète , parce que ce Prophète scelle tout ce qu'il dit du nom du Tout-puissant. Comment auroient-ils cru Mahomet assez méchant pour les tromper , dans le tems qu'il leur dit par-tout , que Dieu punit sévèrement ceux qui trompent ?

Mâis ils n'ont pas vécu dans la Religion que j'ai embrassée , me diras-tu , c'est la vraie.... Ils ne le croyoient pas , jamais les principes de cette Religion ne leur ont été révélés , comment seroient-ils coupables ? Dès Musulmans se font laissés martiriser , plutôt que d'offenser Dieu en abandonnant son vrai culte , qu'ils croyoient être contenu dans l'Alcoran ; ils ne cherchoient pas à s'aveugler , puisqu'ils avoient Dieu & sa gloire pour objet.

Les préjugés de l'enfance , & l'autorité de nos parens qui y font morts , nous attachent à une Religion , dont les idées se font accrues avec les fibres de notre cerveau , & qu'on nous a persuadé avoir été confirmée par des miracles ; car chaque Religion , jusqu'à l'impertinente Religion même des Payens , a ses miracles.

Je lisois hier dans l'Histoire de la République Romaine , qu'on consulta l'Oracle sur les moyens d'appaiser le courroux des Dieux , & d'arrêter une maladie contagieuse qui dépeuploit Rome & l'Italie. Sur sa réponse , on alla chercher à Epidaure la Statue d'Esculape ; mais le Vaisseau qui l'apportoit , s'arrêta tout-à-coup au milieu de la mer , & tout l'effort des Matelots ne pouvoit le mettre en mouvement , lorsqu'une Vestale , qu'on accusoit d'avoir violé son

vœu , pria le Dieu de faire connoître son innocence. Elle attacha sa ceinture au Vaisseau , qu'elle entraîna sans peine dans le Port. Ce Fait est rapporté par des Historiens contemporains , & en mémoire de cet événement , on bâtit un Temple orné de peintures , où cette Histoire étoit tracée dans toutes ses circonstances.

La tradition a fait couler de pere en fils , jusqu'à nous , les grandes actions de Mahomet , qui sont attestées d'ailleurs par des Historiens qui vivoient avec lui , & le tombeau du Prophète est entouré , à la Mecque , de vœux & de marques de reconnoissance , que les Fidèles , qui ont reçu miraculeusement leur guérison , y attachent tous les jours.

L'attestation des contemporains , la tradition directe , & dans le tems même qu'un fait est arrivé , des monumens établis pour le conserver à la postérité , font , je crois , les seules preuves convaincantes qu'on puisse apporter de la vérité d'un miracle.

Pourquoi veux-tu que je rejette comme fausse l'Histoire de cette Vestale , & celle de Mahomet , & que j'adopte pour vraies celles de ta Religion , lorsqu'elles ne sont pas appuyées d'autres autorités ?

Tu me répondras , peut-être , que Dieu a permis des miracles dans toutes les Religions. Quoi ! Dieu , ma Sœur , m'induiroit

dans l'erreur? Il auroit permis qu'Esculape fît un miracle, pour que la dévotion impie à sa Statue augmentât? Il auroit permis que, par mille traits miraculeux, Mahomet scellât une Réligion qu'il desapprouve? Dieu enfin me donneroit des preuves pour me confirmer dans une croyance qu'il condamne? Je ne le croirai jamais, ma Sœur.

Peut-être, me diras-tu, que si ton raisonnement est juste, il n'y a donc que la vraie Réligion qui puisse être confirmée par de vrais miracles, & qu'ainsi il n'est pas vrai que les témoignages, les monumens & la tradition, fussent pour en établir la réalité, puisque ces mêmes fortes de preuves concourent à établir la vérité des miracles faits pour confirmer des Réligions toutes opposées entr'elles. Mais cela ne va-t'il pas à rejeter toute sorte de témoignage? Non, me diras-tu: c'est à nous à examiner la nature & les circonstances du fait, la qualité & le caractère des témoins, & sur-tout à voir si la Réligion, en faveur de laquelle ces miracles ont été faits, est, de toutes celles que nous connoissons, la plus conforme à la raison, & aux perfections de l'Etre suprême. Je sens tout cela, ma chere Sœur, & c'est ce qui m'embarrasse; car enfin, comment veux-tu que je fasse cet examen?

Me répondras-tu, que mon embarras ne

vient que de ce que je n'ai pas les secours nécessaires, & que si j'avois les yeux éclairés par ta Religion, toutes ces difficultés disparaîtroient? Mais enfin, je n'ai point ces secours, mes yeux ne sont pas éclairés, je suis dans un Pays, où tout ce qui respire, tout ce qu'il y a de grand, tout ce qui m'approche & me touche de plus près, vit dans les principes sur lesquels on a formé mes mœurs & mon éducation. Abandonne-t'on aisément des idées aussi anciennes que nous, pour en prendre de nouvelles à l'esprit, & sans avoir des marques infaillibles qu'on est dans l'erreur? Combien meurt-il de gens ici tous les jours, qui n'ont jamais commercé avec les Chrétiens, & qui n'en ont jamais entendu parler qu'avec mépris? Comment voudrois-tu que ces personnes-là eussent rejeté les Dogmes de Mahomet, pour embrasser une Religion qui ne leur a point été connue?

Dieu a créé tous les hommes, il est juste, bon & miséricordieux, suivons les loix de cette raison commune à toutes les nations, & qu'il leur a donnée comme un flambeau pour les guider & les éclairer dans les voies de l'équité & de la justice, servons-nous-en dans la recherche du culte le plus conforme à sa grandeur & à sa sainteté, & espérons tout de sa Providence.

Je t'envoie à ce sujet une petite Histoire, que j'ai trouvée traduite du Persan en Turc. Je souhaite qu'elle t'amuse. Celui qui l'a écrite me paroît une espèce de Philosophe, qui ne donne qu'un demi-jour à ses pensées, pour que le Lecteur ait le plaisir d'y suppléer par ses réflexions.

H I S T O I R E

DE FÉLIME ET D'ABDERAMEN.

IL y avoit plus de dix ans que le sage Kail-laz habitoit l'Isle d'Evan. Dans ce lieu désert, où jamais aucun homme ne s'étoit offert à sa vue, il passoit les jours entiers à contempler la nature, sous les formes diverses & infinies qu'elle prend sans cesse. La plus petite partie occupoit aisément un esprit affranchi des passions tumultueuses, & l'étude des Mathématiques, inépuisable en démonstrations, lui donnoit à chaque instant le plaisir de la découverte de quelque vérité. Il y vivoit de racines excellentes & de fruits agréables, que la terre y produisoit sans culture.

La pluie, les éclairs & la foudre l'avoient un jour empêché de sortir de la cabane qu'il s'étoit bâtie, lorsque deux heures avant le coucher du soleil, le tems s'étant éclairci, il monta sur un rocher pour en détacher quel-

ques coquillages. Il apperçut au-deffous de lui une espèce de berceau , que les vagues de la mer avoient laissé à sec. Il y courut avec cet empressement qu'inspire l'humanité. Quelle surprise d'y trouver deux enfans de deux à trois ans , dont les petits habillemens distinguoient le sexe ! Leur phisionomie , sous des traits si tendres encore , présageoient cependant un sort bien différent de l'abandon où ils étoient.

Depuis ce jour , Kaillaz ne sentit plus au fond de son cœur cette sécheresse & cet ennui , qu'inspire de tems en tems une entière solitude , quelques soins qu'on prenne pour la tromper. La nuit venoit toujours trop tôt ; il lui sembloit qu'il n'avoit pas encore assez vu ces enfans , quoiqu'il les eût eu tout le jour auprès de lui. C'étoit pour eux qu'il tâchoit d'embellir son habitation : il plantoit des arbres pour croître avec eux , il ornoit sa cabane de coquillages , qui pouvoient les amuser.

Si un pere , au milieu du tumulte du monde , environné de parens & d'amis , tirannisé par des interêts d'ambition & de plaisir , se retrouve cependant toujours avec joie parmi ses enfans , quels sentimens encore plus tendres devoit avoir Kaillaz pour ceux dont la fortune l'avoit rendu le pere , dans une terre inhabitée , séparé depuis long-tems du com-

merce des hommes , fans espoir d'autres entretiens , d'autres secours & d'autres plaisirs que ceux qu'il pouvoit attendre de ces deux jeunes plantes , qu'il alloit cultiver & dresser à la vertu , dans un lieu où l'exemple du vice ne détruiroit point ses leçons.

Dès qu'ils eurent la force de se servir de leurs mains , il leur apprit à faire de plusieurs plumes d'oiseaux un tissu dont ils se couvroient. Dans leurs moindres actions & dans leurs discours , dès qu'ils furent s'énoncer , il s'appliqua à démêler leur temperament , pour le fortifier , ou le rompre. Abderamen , c'étoit le nom qu'il avoit donné au garçon , étoit sérieux , tendre & compatissant. Félimme , au contraire , c'étoit la fille , avoit l'humeur enjouée , vive , & ne regardoit tout ce qui l'environnoit qu'avec une complaisance intéressée pour elle-même. Une aventure assez simple fit connoître à Kaillaz cette différence de caractère.

Félimme avoit trouvé un nid d'oiseaux trop foibles encore pour prendre leur vol , elle l'emportoit dans la cabane , & la mere suivoit ses petits avec des cris , dont la bonté du cœur d'Abderamen interprétoit fidèlement la douleur. Il pria sa Sœur , c'est ainsi qu'il appelloit Félimme , de remettre ce nid où elle l'avoit pris. Elle ne le voulut point. Cela caufoit une petite dispute entre eux , lorsque

Kaillaz les joignit. Informé du sujet, il prit cette occasion pour leur donner la première instruction de morale.

„ En gardant ces oiseaux pour les élever
 „ & vous en amuser, vous suivez, dit-il, en
 „ s'adressant à Félimé, ce qui vous fait plai-
 „ sir; mais vous êtes cruelle envers cette me-
 „ re, à qui vous ôtez ce qui lui appartient,
 „ & dont vous allarmez la tendresse. Si un
 „ homme venoit dans cette Isle vous arra-
 „ cher d'auprès d'Abderamen que vous ai-
 „ mez, si, n'étant point attendri par votre
 „ douleur, & par les larmes que vous feroit
 „ répandre à l'un & à l'autre cette sépara-
 „ tion, cet homme violent ne se laissoit con-
 „ duire qu'à la douceur de vous posséder,
 „ Félimé, ne le traiteriez-vous pas d'injus-
 „ te, de cruel & d'inhumain? Ma fille, il ne
 „ faut pas nous considérer seuls, en cher-
 „ chant ce qui nous peut plaire, nous devons
 „ examiner si notre satisfaction n'est point
 „ contraire à celle d'un autre. N'en usez
 „ avec autrui que comme vous voudriez
 „ qu'on en usât avec vous-même. Je ne fais
 „ que réveiller ce principe de justice, que
 „ Dieu a gravé dans notre cœur en le for-
 „ mant: ce Dieu, mes enfans, qui est par-
 „ tout, qui est en tout, qui aime tout, qui
 „ circule & se diversifie sans cesse dans son
 „ immensité, sous des formes infinies, ce

„ Dieu, en qui vous existez sous une façon
 „ d'être particulière, qui seule vous distin-
 „ gue des autres productions, dont le fond
 „ est commun, & dont la nature est la même
 „ avec la vôtre. Vous voyez dans les nuages
 „ mille figures diverses, d'hommes, d'ani-
 „ maux, d'arbres, de montagnes; le vent
 „ souffle, le spectacle change en un instant,
 „ & la même matière se produit sous des ima-
 „ ges différentes. Rien ne s'anéantit jamais
 „ que la figure: ce qui semble disparoître à
 „ vos yeux, ne fait que changer de forme;
 „ ces fruits que vous mangez, par le seul
 „ arrangement différent des parties, devien-
 „ dront le sang qui coulera dans vos veines;
 „ mais l'homme n'est que pour un tems. Les
 „ mêmes parties qui le composent, ne peu-
 „ vent pas toujours subsister, réunies sous le
 „ même arrangement; elles se détachent,
 „ l'harmonie se détruit, & ce qu'il y a de
 „ plus subtil en lui se rejoint à l'infini: sem-
 „ blable à ces coquillages que la mer brise
 „ sur un rocher, l'eau qui y étoit renfermée
 „ s'écoule, & se perd dans l'immensité.

C'étoit par de pareilles instructions que Kaillaz tâchoit d'élever l'esprit de ces enfans à mesure qu'ils croissoient en âge. Il y avoit déjà plus de dix ans qu'il les avoit sauvés, quand un malheur imprévu pensa lui enlever Féline. Un soir qu'elle se promenoit sur le

haut du rocher ; un vent furieux l'enveloppa & la jetta à la mer. L'onde l'avoit engloutie deux fois , sa perte paroissoit inévitable , lorsqu'une vague la porta sur le rivage , en se retirant avec la même impétuosité.

Abderamen , qui la cherchoit toujours , arriva dans ce moment. Quel spectacle pour un jeune Amant ! Il voit ce qu'il adore sans mouvement , les regards éteints , & la pâleur de la mort peinte sur le visage.... Félimme.... ma chere Félimme.... Il l'appelle , il l'embrasse. Le son d'une voix si chérie ranime un moment cette Amante ; elle ouvre les yeux , qu'elle referme aussi-tôt. Il tâche de l'échauffer dans ses bras , il colle sa bouche sur la sienne , il voudroit lui souffler sa propre vie , & mourir , pourvu qu'elle revînt. Ses transports réussirent enfin : Félimme , en respirant , embrasse Abderamen , & le premier sentiment qu'il connut dans sa Maîtresse , fut un sentiment de tendresse pour lui.

Il la porta à la cabane , où par les soins de Kaillaz , cet accident n'eut point de suites. Mais les caresses de son Amant , & la situation où elle s'étoit trouvée couchée entre ses bras , revenoient sans cesse à son esprit. La nuit , des songes séduisans la ravissoient , il sembloit qu'un autre sang entroit dans ses veines , & y couloit délicieusement. Elle s'éveilloit toute émue , elle tâchoit de se re-

plonger dans les erreurs d'un sommeil, que l'agitation même où il l'avoit mise éloignoit de ses yeux, elle brûloit, & dans son inquiétude, elle se levoit plus matin qu'à l'ordinaire.

Sa rêverie la conduisit un jour vers une grotte, d'où couloit un ruisseau, dont les flots argentés, après avoir quelque tems serpenté dans un petit bois, y formoient un bassin sous un ombrage charmant. Dans la fraîcheur de ces eaux, elle crut trouver un remède au feu qui la dévoroit. Elle se deshabila, elle s'y plonge, elle s'y joue innocemment, il lui semble qu'elle est plus tranquille, elle se regarde avec complaisance dans cette onde pure, elle cueille quelques fleurs qui venoient d'éclorre sur les bords, elle les place dans ses cheveux, qui sont relevés avec art sur sa tête. Avec une attention curieuse, elle consulte encore ce ruisseau sur sa nouvelle parure, elle est si contente de se voir, qu'elle souhaiteroit qu'Abderamen pût en partager le plaisir.

Il l'aimoit trop, pour être éloigné. Il l'avoit suivie, il s'étoit deshabillé comme elle, il la tenoit dans ses bras, qu'elle croyoit encore que c'étoit une illusion. Confuse, interdite, elle résiste sans savoir pourquoi elle se refuse au panchant de son cœur, elle voudroit que la clarté des eaux se troublât, & la
voilàt

voilàt aux regards qui tombent évidemment sur ses charmes, elle tâche d'échapper, & les efforts qu'elle fait, déploient aux yeux de son Amant des beautés sans nombre dans mille mouvemens différens. Il l'arrête, il la fixe enfin, l'Amour les attache par un lien, dont ils ne connurent l'usage qu'après en avoir éprouvé la douceur. Les flots même étoient enflammés du feu que respiroient nos jeunes Amans. Sans rompre la chaîne qui les tenoit unis, Abderamen emporte Féline languissante & pâmée sur le rivage, & la terre, comme l'eau, sert d'autel à plus d'un sacrifice.

Une douce langueur succède un moment à la rapidité de leurs désirs; ils se tiennent embrassés, & se mouillent de ces larmes délicieuses, que la satisfaction du cœur fait répandre avec une joie pure sur l'objet qu'il aime. Quelque bruit excité entre les arbres, les fit s'arracher l'un à l'autre, & courir avec précipitation à leurs habits. " J'ai craint que
 „ ce ne fût Kaillaz, dit Féline. Il ne peut
 „ blâmer les plaisirs que nous venons de
 „ nous rendre réciproquement, je n'y vois
 „ rien de contraire au principe qu'il nous a
 „ recommandé de ne point faire ce que nous
 „ ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-
 „ mêmes. Les douceurs délicieuses où nous
 „ étions plongés, n'ont point fait tort à quoi

E

„ que ce soit dans la nature ; nous nous com-
 „ muniquons notre bonheur, sans interrom-
 „ pre celui des autres êtres. Cependant....
 „ je ne fais ; mais.... enfin, je ne voudrois
 „ pas.... A ces mots elle fut interrompue
 par l'aspect de plusieurs hommes, qui les en-
 leverent, & les emporterent tous les deux
 à un Vaisseau, d'où ils perdirent bientôt
 l'Isle de vue.

„ Ma Sœur, que veut-on de nous ? disoit
 „ tristement Abderamen. Nous n'avons fait
 „ mal à personne.... Que deviendra Kail-
 „ laz, quand il ne nous verra plus ? Il nous
 „ aimoit si tendrement !

„ Cette idée leur fit verser des larmes.
 „ Loin de vous affliger, mes enfans, les in-
 „ terrumpit celui qui paroissoit le maître du
 „ Vaisseau, rendez graces au Ciel, qui nous
 „ a fait passer encore à portée de cette Isle.
 „ Nous y abandonnâmes, il y a près de vingt
 „ ans, l'impie Kaillaz, qui n'adoroit point
 „ le même Dieu que nous, qui méprisoit le
 „ culte que nous lui rendions, & regardoit
 „ dédaigneusement nos cérémonies. Il vous
 „ a, sans doute, imbus de ses principes ?

„ Il ne nous en a point donné d'autres,
 „ répondit Abderamen, que de ne point
 „ faire à autrui ce que nous ne voudrions pas
 „ qu'on nous fît. Quoi ! reprit celui qui leur
 „ avoit déjà parlé, il ne vous a jamais entre-

„ tenu du Prophète Mahomet , l'Envoyé
 „ de Dieu , qui promet de si grandes recom-
 „ penses aux Fidèles qui suivent sa loi , qui
 „ les placera après leur mort dans des lieux
 „ fortunés , où la possession des plus belles
 „ femmes répandra dans leurs cœurs une vo-
 „ lupté aussi intarissable que leurs désirs? ...
 „ Qu'il m'accorde seulement Féline , dit
 „ en soupirant Abderamen , & je serai aussi
 „ heureux que lui !

L'innocence de ce sentiment attendrit tous ceux qui en ouïrent l'expression. La navigation étoit favorable , & l'on continuoit tous les jours à développer à nos jeunes Amans les mystères d'une croyance si nouvelle à leur esprit. Par les meilleurs traitemens , on tâchoit d'y engager leurs cœurs. On leur ôta leurs habits pour leur en donner de magnifiques , des mets exquis flatoient leur appétit , & des liqueurs excellentes prévenoient leur soif.

Ils s'entretenoient une nuit tranquillement , & les idées flatteuses que l'Amour leur inspiroit , étoient bien éloignées du malheur qui les menaçoit , quand ils entendirent un grand tumulte , des cris confus , des gémissemens ; tout le Vaisseau étoit en mouvement. Abderamen s'arrache des bras de Féline qui veut l'arrêter. Le premier objet qui se présente à ses yeux , est le Capitaine ex-

pirant à ses pieds. Il est lui-même frappé d'un coup qui l'étourdit & le renverse. C'étoient des Chrétiens qui avoient rompu leurs fers, & dont l'heureuse conspiration les avoit rendus vainqueurs de ceux dont ils étoient esclaves une heure auparavant.

Abderamen au bout de quelque tems reprend ses esprits, le coup qui l'avoit abattu n'étoit pas sanglant. Il se leve, aussitôt on se jette à lui, on lui donne des fers, en lui parlant cependant avec humanité, parce que ces Chrétiens qui savoient son aventure, ne le comptoient point dans le nombre des ennemis dont ils venoient de se venger. Son premier mouvement fut de chercher Félimé. Il entre où il l'avoit laissée, il ne la trouve point, il revient. Quelle vue ! Félimé percée d'un coup mortel, couchée au milieu des morts dont le pont est tout couvert.

Félimé ma Sœur ... Que vous avoit-elle fait ? barbares ! En prononçant ces mots, il saisit un poignard, ses liens l'empêchent de s'en servir, & son esclavage le sauve de sa propre fureur. Il demeure quelque tems immobile, les yeux fixes & dans un silence farouche ; la nature ne peut soutenir un plus long saisissement, il tombe sans connoissance.

Il resta tout le jour dans cet état, & ce ne fut que le soir, qu'aux larmes qui couloient

de ses yeux fermés, on reconnut qu'un sentiment moins violent avoit succédé au désespoir & à la fureur. Félimé, répétoit-il fans cesse, la charmante Félimé n'a fait que paroître sur la terre, elle n'y a vécu que pour moi, elle n'est plus, & je vis encore. Ses beaux yeux sont éteints pour jamais, & les miens s'ouvrent à la clarté du jour.... A ces mots entrecoupés de mille sanglots, il s'assoupissoit dans l'amertume de ses pleurs.

La douleur n'est point une passion qui ôte la vie, il semble même qu'elle s'entretient dans le cœur avec une espèce de douceur, qui ne nous arrache point aux soins que l'on prend de notre conservation. Abderamen se laissoit enfin aller aux secours que lui donnoit un Iman Chrétien qui ne l'avoit pas quitté d'un instant, & qui lui devenoit, pour ainsi dire, de plus en plus nécessaire, par le plaisir que nous ressentons tous à conter nos malheurs.

Il le faisoit entrer dans la confidence de sa vie dans l'Isle, du progrès de ses amours & de ses plaisirs, & ce Chrétien paroissoit toujours prendre un grand intérêt à ce récit. Ces sortes de gens sont souples, insinuans, & la vanité de voir les autres penser comme eux, leur fait tout risquer & tout entreprendre pour étendre leur Religion. Celui-ci voyant un jour Abderamen un peu

plus tranquile, crut avoir trouvé l'occasion de l'entraîner dans sa Secte.

„ Mon enfant, lui dit-il, après la perte
 „ que vous avez faite, chaque instant de vo-
 „ tre vie seroit une marque d'ingratitude,
 „ si vous cherchiez quelque consolation sur
 „ la terre; mais il est un Etre suprême, qui
 „ vous a créé pour l'adorer & le servir. Peut-
 „ être ne vous a-t'il frappé que pour vous
 „ appeller à lui. Il est jaloux de notre cœur
 „ qu'il veut seul occuper. Remplissez-vous
 „ des mistères de sa grandeur infinie & de sa
 „ bonté, pénétrez votre ame de la sainteté
 „ de sa loi, que je vous expliquerai, &
 „ quand ce corps terrestre se détruira, l'es-
 „ prit qui est en vous & qui ne meurt point,
 „ jouira d'un bonheur éternel....

„ Je reverrois Félimé! lui demande avec
 „ empressement notre jeune Amant, tou-
 „ jours passionné pour la mémoire de ce
 „ qu'il aime. Vous ne vous faites encore,
 „ reprit l'Iman, des idées de félicité, que
 „ selon vos sens, & comme ces malheureux
 „ Musulmans, avec qui vous avez vécu
 „ quelque tems. Vous n'êtes donc pas dans
 „ la même croyance qu'eux? repliqua Ab-
 „ deramen. Non, graces au Ciel, continua
 „ l'Iman, ils suivent les dogmes d'un impie,
 „ avec qui ils souffriront après leur mort des
 „ tourmens qui n'auront point de fin; &

„ tous ceux qui , comme eux , meurent fans
 „ avoir été initiés aux graces de la Religion
 „ où je suis né , sont condamnés à l'horreur
 „ des mêmes peines. Comment ! interrom-
 „ pit vivement Abderamen , ce Dieu dont
 „ le nom seul m'inspire une idée si sublime ,
 „ au milieu même des ténèbres de ma raison
 „ qui le cherche , ce Dieu , dis-je , auroit
 „ porté Félimé dans une Isle déserte où on
 „ ne l'éclaire point , il l'auroit conduite au
 „ milieu des Musulmans qu'il reprouve ,
 „ pour la punir après sa mort de n'avoir pas
 „ eu l'occasion de s'instruire du seul culte
 „ qu'il avoue ? Félimé , dont la bouche n'a
 „ jamais déguisé la vérité , dont le cœur
 „ ignora toujours l'artifice , & dont les yeux
 „ & les mains n'ont jamais été complices de
 „ la moindre injustice , Félimé seroit mal-
 „ heureuse dans la volonté d'un Dieu qu'elle
 „ auroit adoré avec plus de pureté que nous ,
 „ si elle avoit pu le connoître !

En prononçant ces mots , il quitta avec
 indignation le Chrétien , & pris dès ce mo-
 ment la résolution de se séparer de lui tout-
 à-fait , à la première occasion qui se présen-
 teroit.

Le hazard favorisa bientôt son intention.
 Le Vaisseau fut obligé d'aborder pour faire
 de l'eau. L'équipage se dispersa dans la cam-
 pagne. Tandis que chacun étoit occupé du

plaisir de toucher la terre, il s'éloigna insensiblement, & se jeta dans une forêt, dont l'épaisseur lui parut une sûre retraite.

Il n'avoit pas fait une lieue dans cette forêt, qu'il apperçut un homme affailli par deux sangliers d'une grandeur énorme. Ses forces étoient épuisées par une longue défense, au lieu que leur sang, que ces fiers animaux voyoient couler, les rendoit encore plus furieux.

Abderamen ne balance point, il court où l'humanité l'appelle, il frappe avec tant de bonheur, que ces espèces de monstres tombent sous ses coups. “ Je vous dois la vie, „ généreux Inconnu, dit celui qu'il avoit „ délivré. La chasse m'a exposé à un péril „ plus grand que tous ceux que la guerre „ m'a fait voir encore. Accordez-moi la „ grace de m'accompagner dans un lieu, où „ je tâcherai de vous marquer ma reconnaissance.

„ Je me trouve heureux, répondit Abderamen, d'avoir eu l'occasion d'entreprendre pour vous ce que vous auriez fait pour moi si vous m'aviez vu dans le même danger. Outre le plaisir que j'aurai toujours à vous suivre, je vous avouerai que la fortune m'est si contraire, qu'il m'est indifférent quel Pays habiter. En achevant ces mots, il apperçut plusieurs chasseurs qui ve-

noient de son côté, & il ne fut pas long-tems à connoître que c'étoit au Roi de Serendib qu'il avoit sauvé la vie.

Ce Prince présenta son Libérateur à sa Cour, qui grossissoit à mesure qu'ils approchoient du Palais. Abderamen y fut logé, chaque jour le Roi lui donnoit quelque marque nouvelle de bonté & de distinction. Il le plaça dans son armée, à la tête d'un corps de troupes considérable, & il eut à s'applaudir de son choix.

Abderamen, dans un combat, chargea avec tant de bravoure & si à propos les ennemis, qu'il ramena la victoire qui commençoit à se déclarer pour eux, & ce ne fut pas la seule occasion où sa bonne conduite & son courage décida des succès.

Souvent les grands hommes ne doivent leurs belles qualités qu'à l'ambition de paroître. En pratiquant les vertus, ce n'est point la vertu même qu'ils ont pour objet dans le fond de leur cœur, ils sacrifient à la renommée & à l'estime des peuples qu'ils veulent se concilier; l'orgueil est l'artisan de leur mérite. Il n'en étoit pas ainsi d'Abderamen. La droite nature dirigeoit toutes ses actions, il soulageoit les soldats, il aidait les blessés, il partageoit ce qu'il possédoit avec ceux qui avoient besoin, & il étoit étonné des louanges qu'une semblable conduite lui at-

tiroit. Quel est donc, disoit-il, le caractère de ces gens-ci? Est-ce que je puis me dispenser d'exécuter pour eux ce que je voudrois qu'ils fissent pour moi si j'étois dans leur situation?

Ses services augmentèrent la confiance du Roi à un point, que ce Prince voulut concerter avec lui seul les projets de la campagne suivante, & les moyens de la soutenir.

„ Mon cher Abderamen, lui dit-il, j'ai en
 „ tête plusieurs Puissances unies ensemble
 „ pour me détruire. Jusqu'ici j'ai été victo-
 „ rieux; mais mes finances sont épuisées,
 „ mes Peuples sont chargés, mes meilleurs
 „ Officiers ont été tués, & ceux que les ha-
 „ zards de la guerre ont épargnés, gémis-
 „ sent sans recompenses, après s'être ruinés
 „ à mon service. Je ne veux cependant point
 „ accepter une paix deshonorante.

„ Sire, répondit Abderamen, le zèle que
 „ j'ai pour la gloire de Votre Majesté, m'ins-
 „ pire quelques idées, que je prendrai la
 „ liberté de soumettre à ses lumières, puis-
 „ qu'elle m'ordonne de parler.

„ Depuis que j'ai l'honneur d'être sous sa
 „ protection, je me suis instruit exactement
 „ des loix, des richesses & des différens
 „ corps de l'Etat. Vous avez dans votre
 „ Royaume des milliers de Faquirs, de Bon-
 „ zes, de Derviches, de Calenders & au-

„ tres de cette Robe , qui jouissent de re-
 „ venus considérables en fonds , ou qui en
 „ ont d'assurés dans les charités qu'on leur
 „ fait. Ces gens-là sont reçus par-tout avec
 „ quelque considération ; sans inquiétude
 „ & sans travail , ils ont tout ce qui est né-
 „ cessaire à l'homme. C'est d'eux qu'on peut
 „ dire que la nature , sans être cultivée ,
 „ prévient les besoins. Ils n'ont d'autres
 „ peines que celles qu'ils veulent se donner
 „ par leurs intrigues dans toutes les famil-
 „ les , où , sous les noms spécieux de zèle &
 „ de devoir , ils soufflent la médifance & la
 „ defunion , pour arracher les secrets , &
 „ dominer sur ceux qui doivent les craindre ,
 „ après avoir eu une confiance trop aveu-
 „ gle. L'oïveté regne parmi ces gens-là , &
 „ la paresse en grossit le nombre. Ils attirent
 „ par leurs caresses , & ils inspirent le dé-
 „ goût de la maison paternelle au fils de ce
 „ Bourgeois riche , que son pere veut obli-
 „ ger de s'attacher à une profession qui ne lui
 „ plaît pas. Le fils de cet Artisan & de ce pé-
 „ nible Laboureur , qui voit que ses parens ,
 „ après avoir travaillé tout le jour , n'ont ga-
 „ gné le soir que de quoi soutenir leur famil-
 „ le , aspire après un genre de vie qui l'éleve
 „ où il ne manque de rien , où il n'a d'autre
 „ soin que de s'habituer à prononcer tous
 „ les jours deux ou trois mille mots.

„ C'est ainsi que vous perdez , Sire , tous
 „ les ans trois ou quatre mille fujets , qui
 „ auroient été de bons Matelots , des Sol-
 „ dats disciplinés , d'habiles Négocians ou
 „ de riches Laboueurs , si les Derviches ,
 „ en fréquentant dans les maisons , ne les
 „ avoient pas careffés dès leur enfance , &
 „ n'eussent pas , par leur exemple , anéanti
 „ en eux le goût du travail & de l'industrie....
 „ He ! comment remédier à cet abus , in-
 „ terrompt le Roi ?

„ En défendant , Sire , repliqua Abdera-
 „ men , aux Faquirs , Bonzes , Derviches &
 „ Calenders de votre Royaume , de rece-
 „ voir qui que ce soit parmi eux , avant l'âge
 „ de trente ans , & qu'il n'ait exercé dix ans
 „ la profession de son pere.

„ Votre Noblesse vous sert avec attache-
 „ ment , & s'en fait même un point d'hon-
 „ neur. Mettez-vous en état de donner des
 „ recompenses à un Noble qui a vieilli dans
 „ vos armées , faites-lui au moins goûter sur
 „ la fin de ses jours cette honnête abondance
 „ dont a joui toute sa vie un Bonze , qui n'a
 „ cependant toujours été qu'un fardeau inu-
 „ tile sur la terre.

„ Comme étant le premier de votre
 „ Royaume , dites que vous voulez être
 „ aussi le premier Ministre du Dieu qu'on y
 „ adore. Sous ce titre spécieux , assignez à

„ ceux qui vous sont utiles , des pensions sur
 „ les revenus considérables que possèdent
 „ les Derviches , permettez aux Nobles de
 „ revendiquer les legs considérables qui
 „ sont sortis de leurs Maisons en faveur des
 „ Calenders , réunissez vous-même à votre
 „ Domaine les fonds qui auront été aliénés.

.
 (Il manque ici quelque
 chose qu'on n'a pu traduire , le Manuscrit
 étant effacé dans cet endroit.)

.

 Le Roi communiqua ses projets à son
 Conseil , & la volonté où il étoit de les exé-
 cuter. Peut-être en feroit-il venu à bout ;
 mais on le trouva le lendemain mort empoi-
 sonné dans son lit , & Abderamen , en se re-
 tirant le soir au Palais , fut assassiné par des
 gens inconnus.

LETTRE XIV.

ROSALIDE à FATIME.

JE n'ai pas le cœur moins bon que toi , ma
 chere Fatime. Crois-tu que je puisse sou-
 tenir l'idée de te voir condamnée à des
 tourmens éternels , pour n'avoir point em-
 brassée une Religion que tu n'as jamais été à

portée de connoître ? Non , ma tendresse est d'accord là-dessus avec ma raison. Dieu est trop juste , pour exiger des hommes plus qu'ils n'ont été en état de faire ; mais comme il est le maître de ses graces , il a pu révéler sa volonté aux uns , plus clairement qu'il ne l'a fait connoître aux autres , & leur destiner un bonheur plus grand dans une autre vie. Je ne désespère pas qu'il ne te fournisse un jour les moyens de t'éclairer , je me le persuade même , parce que je le souhaite ardemment.

 L E T T R E XV.

ROSALIDE à FATIME.

IL y a quelques jours qu'une de mes amies me mena au Bal. Ce divertissement te plairoit : les François le mettent au-dessus de tous les autres. C'est une assemblée d'hommes & de femmes bizarrement masqués , qui représentent toutes sortes d'états , de conditions & de Peuples différens. Je considérois avec un vrai plaisir ces Députés de toutes les Nations du monde , qui se parloient sans cérémonial , qui dansoient sans façon les uns avec les autres , & qui ne cherchoient qu'à se plaire réciproquement.

Un *Empereur Ottoman* conversoit fa-

milièrement avec une *Sœur Collette*, une *Chauve-souris* dans un coin s'attendrissoit aux tendres discours d'un *Ramoneur* très-poli, tandis que d'un côté un *Cocher* galant caressoit une fort jolie *Flore*, qui pressoit à son tour un grave *Président* de lui nommer un *Arlequin*, avec lequel il avoit folâtré long-tems dans la Sale. Cet assemblage de figures, que je ne me serois jamais attendue à trouver ensemble, me divertissoit beaucoup, & cette bizarrerie fournissoit à mon imagination mille idées plaisantes, lorsque l'amie avec qui j'étois venue, se tournant tout-à-coup vers moi, s'écria : " Ah ! ma
 „ chere, le Comte de commence à ne
 „ me plus aimer. Quelle proposition il vient
 „ de me faire ! Il ne m'aime plus, je n'en
 „ puis douter ; sa constance se lasse.... Eh,
 „ bon Dieu ! interrompis-je, quelle propo-
 „ sition si étrange vous a-t'il donc faite ?
 „ Comment, reprit-elle avec vivacité, il
 „ m'a proposé de l'épouser ! Il veut rompre
 „ avec moi, le traître ; & le mariage est le
 „ moyen le plus honnête que lui suggère le
 „ peu d'estime & d'amitié qu'il me conserve
 „ encore !... Quoi ! dis-je toute étonnée,
 „ le Comte de qui est riche, vous mar-
 „ que de l'indifférence en offrant de vous
 „ épouser ?... Oui, repliqua-t'elle avec co-
 „ lère, de l'indifférence, & la plus forte in-

„ différence. Si le perfide m'aimoit encore,
„ il voudroit que nous nous aimassions tou-
„ jours, & ne chercheroit pas à s'exposer
„ aux retours presque infaillibles de l'himen.
„ Depuis six mois nous nous aimons, nous
„ nous voyons, nous nous le difons par-
„ tout: si nous nous brouillons quelquefois,
„ nous sommes bientôt raccommodés; ces
„ tracasseries ne font rien entre des Amans.
„ Mais si nous étions mariés, cette espèce
„ de dépendance, où nous serions l'un de
„ l'autre, nous rendroit tout suspect de dé-
„ fiance, de jalousie & de mauvaise humeur;
„ nos parties, nos plaisirs, nos amis ne fe-
„ roient plus les mêmes. Un mari & une
„ femme qui se rencontrent dans les mêmes
„ maisons, embarrassent: ils se courent, dit-
„ on, on en rit, on en raille. Peut-être que
„ par air le Comte de..... affecteroit de ne
„ se plus soucier de moi.... A ces mots elle
„ fondit en larmes. Je tâchai de la consoler de
„ mon mieux. “ Enfin, lui dis-je, Madame,
„ il faut lui prononcer bien résolument,
„ qu'il ne fera jamais votre époux, & que
„ s'il lui arrive de vous faire encore une pa-
„ reille proposition, vous le bannirez de
„ chez vous pour toujours.... Ah! c'est
„ assurément mon dessein, répondit mon
„ amie; mais il est bien dur d'être obligée
„ d'en venir à ces extrémités. Le peu de
„ dé-

„ délicateſſe de cet ingrat me touche ſenſi-
 „ blement. Allons, ma chere, ajoûta-t'elle,
 „ fortons de ce Bal, ces Amans heureux que
 „ je vois de tous côtés aigriffent encore mes
 „ chagrins.... Je la ſuivis avec plaifir: le tu-
 multe du Bal commençoit à m'importuner.

Peut-être fais-je injuſtice à Mazarro; mais prête à le voir devenir mon époux, les réflexions de cette Dame ſur les maris ne laiſſent pas de m'inquiéter quelquefois. J'ai tout quitté pour lui: que ſon indifférence ſeroit ſenſible à un cœur auſſi tendre que le mien! Mais non, Mazarro n'a que le bon du caractère François; les pernicioeux exemples de ce Pays-ci ne le gêteront point. Pourquoi me faire de la peine d'avance? Pourquoi t'en cauſer à toi-même, ma chere Sœur, par des idées affligeantes, que ton amitié pour moi partageroit? Ne nous entretenons que de ce qui peut nous amuſer, & puis que j'ai déjà commencé à te parler de Bal, de Maris & d'Amans, je t'envoie une Lettre qui m'eſt tombée depuis peu entre les mains.

„ **E**Ntre perſonnes comme vous & moi,
 „ Madame, on prend toujours un cer-
 „ tain interêt l'un à l'autre, quoiqu'on ait
 „ ceſſé de s'aimer. Je vous vis hier au Bal,
 „ & avec qui y étiez-vous, Madame? Avec
 „ votre mari! Vous voudriez en vain me le

F

„ cacher : je vous connus d'abord , & mal-
 „ heureusement pour vous , plusieurs autres
 „ vous reconnurent comme moi. Je voulus
 „ faire tomber le soupçon sur le Marquis
 „ de..... qui est à peu près de la taille de ce
 „ cher époux ; mais personne ne prit le chan-
 „ ge , & comme l'on a toujours des enne-
 „ mies , vous ne sauriez croire toutes les
 „ railleries qu'excita cette mascarade conju-
 „ gale. *En vérité* , me disoit l'une , *il valoit*
 „ *autant vous garder , Chevalier , vous va-*
 „ *lez mieux qu'un mari.... Le beau tête-à-*
 „ *tête!* disoit l'autre en vous montrant ; *ces*
 „ *tendres époux m'enchantent , ils se croient*
 „ *en bonne fortune.* Mais lorsqu'on vous vit
 „ sortir tous les deux de fort bonne heure
 „ avec assez de précipitation , les plaisante-
 „ ries redoublerent.... *Qu'ils sont pressés!*
 „ *s'écria-t'on , que vont-ils faire dans le ca-*
 „ *rosse ? iront-ils bien jusques chez eux ? au-*
 „ *ront-ils la patience d'attendre qu'on les ait*
 „ *deshabillés ?* Enfin , je serois trop long si
 „ je voulois vous rapporter tous les propos
 „ qui furent tenus sur votre nouvelle passion.
 „ Je vous dirai seulement , que vous êtes
 „ jeune & belle , & qu'ainsi je ne me serois
 „ jamais attendu au successeur que vous me
 „ donnez. Peut-être ne l'avez-vous choisi
 „ que pour m'empêcher de m'enorgueillir
 „ de la place que j'ai occupée assez long-

„ tems dans votre cœur. Eh bien , Mada-
 „ me , tout vous est bon , jusqu'à votre mari :
 „ je vous en fais mon compliment , & suis
 „ avec toute la considération qui vous est
 „ due , &c.

LETTRE XVI.

ROSALIDE à FATIME.

ON vante fort la politesse des François. Je remarque cependant , qu'ils se traitent assez souvent entre eux comme gens fort ennuyeux. Entre-t'on dans un appartement , on n'est pas assis que la Dame du logis , armée de quatre cartes , vous fait entendre à vous , Monsieur , & à deux autres , que vous n'avez pas assez de génie pour lui fournir une conversation interessante ; mais qu'aidé d'un jeu de cartes , vous aquerrez une sorte d'esprit qui la satisfera.

Il semble que la politesse exige que l'on paroisse contens les uns des autres lorsqu'on est ensemble , & que l'on se cache du moins l'ennui réciproque où l'on se plonge. Point du tout : trois personnes dans une chambre font inquiètes , languissent , soupirent. *S'il nous venoit , se disent-elles , un quatrième , on s'amuseroit. Envoyons chercher Monsieur un tel ; il n'a ni esprit , ni figure ; je connois*

peu sa naissance, ses biens & ses actions; mais il feroit quatre parties de Quadrille de suite, si l'on vouloit: c'est un honnête homme, en vérité!.... Madame de.... ma Cousine est morte, dira quelqu'un de la compagnie.... Comment, interrompt une autre, voilà une mort bien prompte! il n'y a que cinq jours que je jouai avec elle; elle me doit une revanche. C'est bien dommage qu'elle soit morte, c'étoit une belle joueuse! Au lieu de faire travailler à leurs galleries par les meilleurs Peintres, les François devroient avoir attention qu'on donnât des figures nobles & gracieuses aux Rois de cœur & de carreau; j'ai peur que la race future n'ait le nez fait comme Baste, & l'encolure du Roi de pique.

L E T T R E XVII.

ROSALIDE à FATIME.

MES Lettres jusqu'à présent t'ont, sans doute, inspiré de l'amitié pour les François. Tu fais avec quelle satisfaction je t'écrivois les égards, les respects, les attentions qu'ils ont pour une étrangère: je ne me lassois point de te parler de leurs manières prévenantes, si sensibles à une personne éloignée de sa Patrie, enfin, j'étois enchan-

tée du Pays que j'habite. Ah ! ma chere Sœur , je n'avois point encore connu ce qu'on appelle ici gens de Robe. Cette espèce d'hommes particulière me dégoûteroit de toute la Nation en général , & me feroit fuir à Constantinople.

J'ai un procès , j'ai été obligée d'aller chercher plusieurs fois mes Juges : comme ils m'ont reçue ! J'étois si étonnée , que je demandois ingénûment à mes amies , si les Juges en France étoient François ? Sans doute qu'ils le sont , me répondoient-elles. Je ne pouvois me l'imaginer.

Le lieu où se rend la Justice dans cette Ville ne m'a pas moins surprise. C'est un assemblage de vieux bâtimens , dont les galeries sont occupées par des Marchands qui ne vendent rien de ce qui est nécessaire à l'homme ; des rubans , des bijoux , cent bagatelles que la mode invente , & détruit presque aussi-tôt. De vains ornemens imaginés par le luxe , la mollesse & la galanterie , composent le commerce qui se fait dans ce lieu. C'est dans l'enceinte du Palais de Thémis , que se fait un pareil commerce , qui seroit mieux placé à la porte d'un Serrail.

Avant de pouvoir avancer , on est rejeté long-tems par un flux & un reflux continuel d'hommes tristes , inquiets , & dont la vue égarée ne se fixe que sur un profit souvent

préparé par la fraude & l'indigne supposition. Mille voix glapissantes forment un bourdonnement insupportable. Je pénétrai avec bien de la peine dans le Sanctuaire des Juges, j'en vis dix ou douze assis sur des sofas très-élevés. Quoique fort avancés en âge, ils n'avoient pas plus de barbe au menton qu'un Page; mais un front ridé, un regard immobile, un nez qui s'enflait, un menton rétréci sous deux lèvres morguantes, composoient à chacun une physionomie mystérieuse, qu'on voyoit en enfoncement sous une coiffure de sept ou huit livres de cheveux, qui tombant en desordre sur les épaules & la poitrine, leur couvroient la moitié du corps. Au sommet du vaste contour de cette coiffure étoit un petit bonnet noir, très-étroit, à quatre cornes.

Que l'aspect de l'auguste Divan est différent! Dès que l'on entre dans la première Cour, il semble que l'on est transporté hors du tumulte du monde. Le silence, qui regne autour de ce lieu sacré, inspire le recueillement & le retour sur soi-même. Une barbe vénérable, un front ouvert, des regards bienfaisans, préviennent le Plaideur en faveur de ses Juges. Il en est reçu avec une bonté qui enhardit l'innocence, & qui accable d'abord l'oppresser par le reproche qu'il se fait de n'en être pas digne. Et quels

font ces hommes parmi nous, qui décident les procès qui surviennent entre les particuliers? Ce sont ces mêmes Héros, dont le courage a souvent rassuré nos frontières, & qui, couverts du sang de l'ennemi, ont fait triompher la Patrie. Nous imitons en cela les anciens Grecs & les Romains, au lieu qu'en France un Magistrat se rendroit ridicule, s'il se piquoit de bravoure, s'il se vantoit de dompter un cheval, de bien lancer un javelot, & de savoir camper une armée. Son esprit doit, pour ainsi dire, renfermer ses idées dans les seules matières de Palais. Le Roi n'a pas, sans doute, une haute idée de la capacité des Juges répandus dans son Royaume, puisqu'il en faut dix ou douze pour former un Arrêt, & souvent cet Arrêt est encore cassé par un autre Tribunal. Lorsque parmi nous deux Musulmans se contestent quelque chose, ils vont devant le Cadi; * chacun explique lui-même ses prétentions: le Cadi décide ensuite, établit & condamne. Plusieurs, dira-t'on, ont plus de lumières qu'un seul; j'en conviens; mais

* Quand l'affaire est de grande conséquence, chacun écrit sous des noms déguifés ses prétentions: le Bacha cachete le tout, & adresse le paquet à un autre Bacha, quelquefois à deux cens lieues de l'endroit où le procès est commencé. Ce dernier envoie sa décision, sans savoir qui il condamne, & qui gagne.

enfin le procès est fini, & je soutiens que cet inconvénient n'est pas comparable aux dépenses & aux defagrémens où plonge la lenteur des affaires dans ce Pays-ci. Il faut effuyer pendant trois & quatre années les hauteurs & les caprices de dix ou douze petits Tirans, dont l'orgueil augmente à mesure du besoin que vous en avez. Je finis une Lettre, peut-être trop chagrine : je suis si lasse de valeter, & j'ai l'esprit si aigri, que je ne pourrois actuellement te parler que de Magistrats, &, en vérité, ces Messieurs ne font point réjouissans. Adieu, plains-moi, & sois persuadée que je t'aime toujours, ma chere Sœur,

L E T T R E XVIII.

ROSALIDE à la Comtesse de....

QUoique nous n'ayons pas, Madame, à Constantinople une maison où les hommes & les femmes s'assemblent en payant pour voir un Spectacle public, nous avons cependant des Comédies. Elles sont composées par des Ichoglans qui se piquent d'esprit, & quelquefois même par des Effendis, qui cherchent à se délasser d'occupations plus importantes. Les jeunes Odaliques les représentent dans le Serrail

devant le Sultan, & si ces Pièces réussissent, elles passent bientôt dans les Serrails du Visir, du Capitan-Bacha, & des autres Grands de la Porte.

Il semble que dans un Pays où les femmes sont renfermées, & les hommes esclaves, les caractères ne doivent pas être fort diversifiés, la liberté étant la source ordinaire de la différence dans les esprits & dans la façon de penser; cependant nos Comédies sont assez variées.

Elles ne seroient point du goût des François: l'Amour n'y forme pas le nœud de toutes les intrigues, ou s'il y entre, c'est l'Amour conjugal; cela vous paroîtroit bien fade. On ne voit point sur notre Théâtre ces petits-mâtres débauchés, ces hommes à bonnes fortunes, ces coquettes, ces athées, ces libertins, dont les personnages sont relevés par des traits brillans & par des qualités d'ailleurs estimables, qui intéressent pour eux. Un bon Musulman seroit assez ridicule, pour ne pas croire ces représentations instructives, & capables de former aux bonnes mœurs un jeune-homme de quatorze ou quinze ans que l'on mène aux Spectacles.

Je vous dirai même à ce sujet, que je menai il y a un mois à la Comédie un Turc qui m'étoit venu voir. Il entendoit parfaitement le François: je remarquai qu'à plusieurs en-

droits de la Pièce, il détournoit ses regards du Théâtre, pour les porter sur deux vieillards, qui s'étoient placés avec leurs enfans dans une loge vis-à-vis la nôtre. Qu'avez-vous donc, lui dis-je enfin, à tant regarder ces Messieurs? Ils paroissent, me répondit-il, gens de distinction; je m'étonne de leur patience: je croyois à tout moment qu'ils alloient descendre sur la scène, & donner cent coups de canne aux Acteurs. Comment! ajoûta-t'il, on amène ici des enfans, & ces coquins ne représentent devant eux que des fils qui se moquent de leurs peres! Une fille donne des rendez-vous, une foubrette débite, sans qu'elle s'en offense, mille impertinences de ses parens, les pauvres peres & meres sont par-tout trompés, raillés & tournés en ridicule! Oh! repliquai-je, on représente ces vices pour en faire sentir l'horreur à la jeunesse. L'expédient est plaisant! reprit-il en riant. Je crois fort que la Comédie Françoisse corrigera de quelques ridicules dans les façons; mais sûrement elle endurecit le cœur dans le vice & le libertinage.

Je ne fais point si mon Turc a raison, & je ne vous ai rapporté ce trait, qu'afin de vous montrer la différence de votre Théâtre au nôtre. Mais je me rappelle une petite Comédie, où j'ai exécuté autrefois un rôle à Constantinople, dans le Serrail de mon

Pere ; je la traduirai pour vous , elle vous donnera mieux l'idée de nos Comédies Turques , que je ne le pourrois faire par toutes mes réflexions. Vous y verrez une intrigue différente de toutes celles du Théâtre François , & que nos Pièces ne sont point embarrassées par un si grand nombre de Personnages , qui empêchent souvent que le dénouement ne soit tiré du fond du sujet. Je ne puis m'empêcher de vous dire en passant , que si l'*Heraclius* & les *Femmes savantes* font placer Corneille & Molière au-dessus de tous les Poëtes dramatiques anciens & modernes , les Pièces nouvelles , dont on divertit à présent les Parisiens , sont infiniment au-dessous du médiocre. Vos Comédiens ont voulu devenir Auteurs , & comme ils n'ont pas ordinairement le goût assuré par l'éducation , la lecture , & l'usage des bonnes compagnies , tous leurs drames sont des espèces de farces pillées de Molière , de Renard & de Destouches ; ces larcins même sont mal déguisés & mal rassemblés. N'ayant point le génie de conduire une intrigue pendant cinq Actes , le feu de ces Plagiaires s'éteint d'abord , ils ont recours alors aux danses & aux vaudevilles , dont ils farcissent ridiculement leurs Comédies ; semblables à ces convives de peu d'esprit , qui chantent en se mettant à table , & qui ne peuvent

presque fournir à la conversation que par leurs voix & des couplets satiriques. Je suis, Madame, avec un attachement inviolable, votre très-humble & très-obéissante servante,

ROSALIDE.

PERSONNAGES.

OSMIN.

NASSISSA.

NECTABE.

LES
UNE

VEUVES.

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

O S M I N.

N A S S I S S A.

N E C T A B I.

U N E J U I V E.

V E U V E S

C O M É D I E



LES VEUVES.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA JUIVE *seule.*

QUOIQUE le jour ne soit pas fort avancé, j'ai déjà bien couru. Le profit m'éveille, m'ouvre les yeux, m'éclaire l'esprit, & règle mes démarches. Lorsque j'espère gagner, je cours comme un levrier, je quête comme un braque, & j'apporte comme un barbet; mais si je perds, mon imagination travaille, mon corps s'affoiblit; je souffre comme un Grec, j'enrage comme un Juif, & je jure comme un Chrétien. Voyons un peu ce que j'ai fait aujourd'hui. (*Elle compte sur ses doigts.*)

Reçu du jeune Chelebi, que j'ai introduit, déguisé en fille, dans le Serrail du Vaivode, 7 sequins.

De la Femme du Vaivode, 15 sequins.

J'ai vendu un Commentaire sur l'Alcoran à un Effendi, 6 sequins.

Il est plaisant que des gens qui n'estiment pas tout l'Alcoran une piastre, donnent six sequins d'un Commentaire, parce qu'il est défendu.

Pour un petit morceau d'un drap, dont on essuyoit le tombeau du Prophète Mahomet, & qu'une femme stérile s'applique sur les flancs pour avoir des enfans, une piastre.

Je ne me chargerai plus de ces babioles-là, on n'en tire rien à présent.

Pour le pucelage d'une jeune Esclave Chrétienne, reçu d'un Iman, 12 sequins.

Pour le pucelage de la même, reçu d'un Bostangi, 16 sequins.

Cela ne va pas mal; mais tous les jours ne se ressemblent pas: il y en a de bien mauvais, & de tristes revers à essuyer quelquefois. On a de la peine à se tirer d'affaire dans le monde, quand on y veut vivre avec un peu d'honneur! J'ai encore un bon coup à faire aujourd'hui dans cette maison: Osmin m'a promis cent sequins, s'il vient à bout par mon intrigue d'épouser une jeune Veuve fort riche, dont il est amoureux. Je la vois venir; mon Génie, déployez-vous.

SCE-

SCÈNE II.

NASSISSA, LA JUIVE.

LA JUIVE.

J'Avois vingt affaires ce matin ; mais toutes cessent lorsqu'il s'agit de vous. Orça, je me suis ressouvenue, en m'éveillant, qu'il y a aujourd'hui quatre mois, dix jours, qu'Hassan est mort ; le tems de votre deuil* est expiré, vous pouvez à présent prendre un autre mari. Avez-vous pensé à ce que je vous ai dit d'Osmin ? Les † entrevues que je vous ai ménagées à l'un & à l'autre ne vous ont-elles point encore déterminée ?

NASSISSA.

Mais....

LA JUIVE.

Il vous adore !

NASSISSA.

Je le crois ; mais....

LA JUIVE.

Il est doux, tendre, généreux, bien fait de sa personne : en êtes-vous contente ?

* Le deuil d'une Veuve en Turquie n'est que de quatre mois, dix jours.

† Les Veuves en Turquie se donnent beaucoup de liberté.

Oui ; mais....

L A J U I V E.

Mais.... mais.... mais.... quoi ! toujours
mais ?

N A S S I S S A *avec vivacité.*

Mais , mais , mais..... Aussi tu m'inter-
romps toujours.

L A J U I V E.

En un mot , Osmin vous plaît-il ?

N A S S I S S A.

Oui , te dis-je.

L A J U I V E.

Vous l'épouserez donc ?

N A S S I S S A.

Je ne dis pas cela.

L A J U I V E.

Quoi ! vous ne l'épouseriez pas ?

N A S S I S S A.

Ce n'est pas ce que je veux dire.

L A J U I V E, *la contrefaisant.*

Je ne dis pas cela... ce n'est pas ce que je
veux dire.... Que de façons ! Que diantre !
voulez-vous donc dire enfin ?...

N A S S I S S A *d'un ton piqué.*

Rien.

TURQUES. 99
LA JUIVE.

Rien ! Voilà bien les femmes ! Elles parlent pendant une heure ; qu'ont-elles dit ? rien. Heureusement , voici Osmin : vous avez l'air d'être plus éloquente dans un tête-à-tête , ainsi je me retire. Osmin , je vous annonce que vous plaisez à cette belle Veuve , tâchez qu'elle ne prononce plus qu'en soupirant , mais... mais... mais... (*Elle sort en contrefaisant Nassissa.*)

(*Bas à Osmin.*)

Je reviendrai en un moment vous seconder.

SCÈNE III.

NASSISSA , OSMIN.

OSMIN.

CE qu'elle me dit est-il bien vrai ? ferois-je assez heureux pour vous plaire ?

NASSISSA.

Oui , Osmin , je vous aime , & il est tems enfin que je m'explique avec vous.

OSMIN , *l'embrassant.*

Ah ! charmante Nassissa !

NASSISSA.

Ecoutez donc : Hassan , en mourant , a laissé deux Veuves , Nectabi & moi....

G 2

Je le fais.

N A S S I S S A.

Nectabi , par les ruses d'une vraie coquette , avoit gagné toute la faveur de notre mari ; à peine de sept nuits m'en donnoit-il une , * & mon orgueilleuse Rivale , insultant à ma folitude , regardoit cette préférence comme un tribut légitime que l'on payoit à ses charmes ; elle me traitoit avec dédain. Je veux que vous me vengiez d'elle.

O S M I N.

Eh ! comment voulez-vous que je vous venge d'une femme ?

N A S S I S S A.

En devenant son mari.

O S M I N.

Moi , épouser Nectabi ?

N A S S I S S A.

Oui , vous-même.

O S M I N.

Et par votre conseil , Nassissa ?

N A S S I S S A.

Sans doute. Vous ne ferez mon époux , qu'à condition qu'elle sera aussi votre fem-

* Un mari est obligé de coucher une nuit par semaine avec sa femme.

me. Je me crois sûre de votre amour, je veux donc qu'elle devienne ma Rivale, pour lui rendre avec un nouveau mari tous les chagrins qu'elle m'a fait essuyer avec le premier.

O S M I N.

Eh ! belle Nassiffa, ne nous occupons que du plaisir d'aimer.

N A S S I S S A.

Osmin, il n'y en a pas moins à bien haïr.

O S M I N.

Songez que vous aurez en moi un époux qui vous adorera.

N A S S I S S A.

J'aurai en elle une Rivale qui enragera. Tenez, Osmin, les hommes sortent, se promènent, se voyent les uns les autres : dissipés par des charges & des emplois, ils ont mille ressources pour échapper à l'ennui ; mais les femmes toujours renfermées, qu'auroient-elles pour se sauver des dégoûts d'une oisiveté languissante, si elles ne ménageoient pas des passions vives qui les occupent & les attachent à leur Serrail ? La haine contre une Rivale soutient l'amour pour un mari. Cette haine, comme la tendresse, a ses mouvemens, son intrigue, & ses douceurs : aux moindres revers d'une ennemie, elle coule délicieusement dans le cœur ; on s'entretient de ses inquiétudes, on augmente son trou-

ble, on en rit, on en parle, cela amuse, les jours passent insensiblement, & l'esprit, occupé par les tracasseries du Serrail, ne sent plus la contrainte d'y vivre, & ne court guères après les chimères d'une liberté séduisante.

O S M I N.

Mais, belle Naffissa, quand même je voudrois épouser Nectabi, comment l'engager à me donner la main?

N A S S I S S A.

Oh! elle fera encore assez coquette pour vouloir vous arracher à moi. Trompez-la; voyez, pensez, cherchez, agissez, je suis prête à vous donner mon cœur & une dot considérable; je n'exige de vous qu'une Rivale que je haïsse bien: Nectabi est mon affaire toute trouvée. Révez-y, je ne vous en dis pas davantage. Adieu.

S C É N E IV.

O S M I N *seul.*

Quelle femme! L'idée est neuve: pour l'épouser, il faut que j'en épouse une autre! Naffissa est belle, elle est riche, je l'aime, elle peut faire ma fortune: quel bizarre caprice s'oppose à mon bonheur!

SCÈNE V.

LA JUIVE, OSMIN.

LA JUIVE.

EH bien, votre mariage est-il arrêté?

OSMIN.

Arrêté ! il est plus éloigné que jamais.

LA JUIVE.

Comment donc ?

OSMIN.

Nassiffa, en se mariant, veut aussi pour-
voir Nectabi.

LA JUIVE.

Nectabi ? Eh, de quoi se mêle-t'elle ?

OSMIN.

Mais devine quel est l'heureux époux
qu'elle veut lui donner.

LA JUIVE.

Eh qui ? car je ne me pique point de de-
viner.

OSMIN.

Moi.

LA JUIVE.

Vous ?

OSMIN.

Oui, moi, te dis-je.

G 4

Elle est fole : ne s'est-elle pas déjà assez mal trouvée d'avoir eu Nectabi pour Rivale?

O S M I N.

Eh ! c'est parce qu'elle s'en est mal trouvée ; c'est un trait de vengeance & de vanité : elle voudroit voir son ennemie méprisée & humiliée à son tour.

L A J U I V E.

Oh ! j'entens cela. L'imagination est plai-fante ! Voilà bien le génie d'une femme Turque !

O S M I N.

Tu vois bien qu'à présent tout est rompu.

L A J U I V E.

Tout est rompu ? ... Révons un peu. ... Je vous dirai. ... Nectabi n'est-elle pas femme comme Naffissa ?

O S M I N.

Sans doute.

L A J U I V E.

N'a-t'elle pas par conséquent beaucoup de vanité ? ... Ne désespérons de rien encore. Ecoutez : lorsque je vous ai quittés tantôt , j'ai passé dans l'appartement de Nectabi , elle m'a parlé d'abord de votre mariage : j'ai fort bien remarqué qu'elle en railloit en personne piquée , & qu'elle retomboit de tems

en tems dans une réverie, dont elle ne sortoit qu'avec une gayeté affectée. Je lui ai demandé, par manière de conversation, si vous étiez connu d'elle. Je le connois, m'a-t'elle répondu d'un ton embarrassé, je l'ai vu plusieurs fois sous les fenêtrés de sa Belle. Enfin, Osmin, je ne me trompe guères en femmes; je parierois que Nectabi est jalouse du bonheur de sa compagne, & qu'elle voudroit être à sa place. Je l'apperçois: il faut que vous fassiez connoissance: peut-être nous cherche-t'elle. Que fait-on?

SCÈNE VI.

LA JUIVE, NECTABI, OSMIN.

LA JUIVE.

(*D'un air riant à Nectabi, qui veut passer d'un autre côté.*)

AH! Madame, un moment.

NECTABI.

Qu'est-ce?

LA JUIVE.

Arrêtez, je vous prie.

NECTABI.

Que veux-tu?

OSMIN, *en regardant Nectabi.*

Qu'elle est belle!

LA JUIVE à *Nectabi.*

Osmin épouse une des Veuves d'Hassan ;
je veux qu'il connoisse l'autre, pour juger
encore mieux du bon goût du défunt.

N E C T A B I.

Que tu es fole !

O S M I N.

Quelle taille ! quel port ! que de majesté !

LA JUIVE à *Osmin.*

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

O S M I N.

Je suis hors de moi, je suis enchanté, je
n'ai jamais rien vu de si beau.

LA JUIVE à *Osmin.*

Allons, vous avez de l'esprit, faites-lui
un petit compliment bien tourné sur ses
charmes, qui ne vous étoient pas connus
lorsque vous vous êtes engagé avec une
autre. Etes-vous muet ?

O S M I N.

Qu'Hassan étoit heureux !

LA JUIVE à *Osmin.*

Est-ce là votre compliment ? Il est court.
(à *Nectabi.*) Comme il vous regarde ! il
se trouble, il est tout déconcerté : voilà les
bonnes déclarations d'amour ?

N E C T A B I.

Cet amour seroit prompt.

(*En ajustant sa coiffure, comme une personne modeste qui s'apperçoit qu'elle plaît, & qui veut plaire encore davantage.*)

LA JUIVE.

En fait d'amitié, c'est la connoissance qui détermine; mais en amour, le premier coup d'œil décide souvent.

NECTABI.

A quoi bon tout ce badinage?

(*Montrant Osmin qui paroît enchanté de Nectabi.*)

LA JUIVE.

Ma foi, si son cœur badine à présent, je crois que Nassiffa ne riroit point de ce badinage-là.

NECTABI.

Quand l'épouse-t'il?

OSMIN à *Nectabi.*

Mon bonheur dépend de vous.

LA JUIVE.

Ah! pauvre Nassiffa!... Et vous, (*à Nectabi*) vous êtes bien méchante, de vous trouver ainsi sur le passage des gens.

NECTABI, *en souriant.*

Que tu es extravagante! Il ne veut donc pas dire quand il épouse?

LA JUIVE, *presqu'en colère.*

Comment? ne vous en a-t'il pas assez dit,

le perfide ? Je suis amie de Nassissa , je ne souffrirai point qu'en ma présence on acheve une trahison si noire.

(La Juive pousse Osmin vers la porte.)

N E C T A B I.

Il n'y a rien à craindre.

LA JUIVE *bas à Osmin.*

Allez , & nous laissez seuls à présent.

(Feignant de se fâcher , & poussant Osmin dehors. Haut.)

Qu'il sorte , vous dis-je.

OSMIN , *feignant de résister.*

Ah ! laisse-moi.

L A J U I V E.

Vous laisser , infidèle ? Je me repens bien de vous avoir en badinant fait connoître Madame.

O S M I N.

Je t'en aurai toute ma vie une obligation infinie.

LA JUIVE , *le mettant dehors.*

Allez-vous-en au Diable , mauvais cœur. Oh ! pour le coup , vous sortirez.

OSMIN , *sortant.*

Que je te hais !

LA JUIVE , *fermant la porte.*

Qu'il est tenace ! Je crois qu'il veut ren-

trer. Je vais fermer la porte : qu'il y soupire ,
s'il veut.

SCÈNE VII.

NECTABI, LA JUIVE.

LA JUIVE.

A Près cela, fiez-vous encore aux hommes.

NECTABI.

Oh! crois-tu que ma vue en un moment...

LA JUIVE.

L'a frappé comme un trait de flamme.
Je m'en suis apperçue au premier coup d'œil.

NECTABI.

Il est bien fait, du moins.

LA JUIVE.

Je crois que Nassiffa le trouvera bien froid
à présent.

NECTABI.

Je n'en ferai pas fâchée ; car je la hais bien.

LA JUIVE.

Il est vrai qu'elle se donnoit des airs en
parlant de vous....

NECTABI.

Eh! que disoit-elle?

LA JUIVE *d'un air bon.*

Il ne faut pas toujours prendre garde....

Que disoit-elle enfin ?

L A J U I V E.

Que voulez-vous ? Une compagne jalouse lâche bien des propos. Elle faisoit, par exemple, sonner fort haut l'avantage d'avoir trouvé un mari avant vous ; mais je crois que si vous le vouliez bien à présent, vous passeriez devant elle.

N E C T A B I *d'un air de confiance.*

Je le crois aussi.

L A J U I V E.

Il n'y aura que Nassiffa qui ne se le persuadera pas.

N E C T A B I.

Il feroit plaisant de l'en convaincre.

L A J U I V E.

Il me semble l'entendre d'ici, quand elle aura épousé Osmin, parler, jaser, se vanter & vous abaïsser.

N E C T A B I.

La sotte !

L A J U I V E.

Elle aura beau dire, vous n'en ferez pas moins belle.

N E C T A B I.

Sais-tu que tu me ferois venir l'envie d'humilier cette orgueilleuse ?

TURQUES. III

LA JUIVE *à part.*

Bon ! j'avance, elle se livre d'elle-même.

NECTABI.

Je serois tentée....

LA JUIVE.

Pardi ! elle enrageroit bien , si vous lui enleviez son Galant ; mais il faudroit presser la chose , avoir le Cadi & les témoins tout prêts. J'amenerois ici Osmin, sous quelque prétexte : un seul de vos regards levera tous les scrupules qui le lient, peut-être, à présent malgré lui à ses premiers engagements.

NECTABI.

Je ne fais, mais j'écoute avec plaisir ce que tu me dis.

LA JUIVE.

Cependant je pense....

NECTABI.

Que penses-tu ?

LA JUIVE.

Ce seroit mettre un poignard dans le cœur de Nassiffa, & vous avez l'ame trop bonne pour....

NECTABI.

Moi ! j'aurois l'ame bonne pour une Rivale insolente ?

LA JUIVE.

Elle l'est, & beaucoup. Que fera-ce en-

core lorsqu'elle se verra l'épouse d'un homme qui a autant de mérite qu'Osmin ?

N E C T A B I.

Tu me piques : tiens , je suis résolue....
Va vite trouver Osmin , examine ses sentimens & ses desseins , & , sans me compromettre , amène-le ici.... Va vite.

(Elle revient sur ses pas.)

A propos , je réfléchis que je ne t'ai jamais rien donné ; prends ce diamant.

LA JUIVE , *regardant le diamant.*

Cette femme a de bonnes réflexions.

S C É N E VIII.

LA JUIVE *seule.*

EN la picotant , en agaçant sa vanité & sa jalousie , je l'ai amenée enfin peu à peu au point où je la voulois. Osmin est à présent le maître de l'épouser. On vient à bout de toutes les femmes , il n'y a que manière de s'y prendre.

S C É N E IX.

LA JUIVE , OSMIN.

O S M I N.

TE voilà seule : eh bien ! qu'as-tu fait ?
LA

TURQUES.

113

LA JUIVE.

Des merveilles, à mon ordinaire.

OSMIN.

Quoi! j'épouserai Nectabi?

LA JUIVE.

Si vous le voulez, du moins.

OSMIN, *l'embrassant.*

Je posséderois Nectabi! Que Nectabi est belle! J'allois pour feindre de l'amour, sa beauté m'a débarrassé de la feinte. Nectabi m'a enchanté du premier regard: à travers un air modeste & réservé, on démêle dans la physionomie de Nectabi je ne fais quoi de fin, de badin & d'enjoué qui charme d'abord. Cette belle blonde a toute la vivacité des brunes.

LA JUIVE.

Et qu'est devenue Nassiffa?

OSMIN.

Nassiffa, au contraire, est une brune qui a tout l'éclat des blondes; dans un embonpoint charmant, la taille de Nassiffa est appétissante; tout en elle invite voluptueusement à l'amour. Nectabi, Nassiffa, Nassiffa, Nectabi, aimables Rivaux, que je vais mener une vie douce avec vous deux!

LA JUIVE.

Comment l'entendez-vous, s'il vous

H

plaît? Nectabi compte que vous l'épou-
rez seule, & que vous lui sacrifierez Nassiffa.

O S M I N.

Moi, sacrifier Nassiffa? Ma foi, Nectabi
est belle, mais Nassiffa ne lui cède en rien.

L A J U I V E.

Ainsi, fidèle à Nassiffa, vous abandon-
nerez Nectabi?

O S M I N.

Qu'appelles-tu abandonner Nectabi? Je
ne veux abandonner personne, il faut que
je les aie toutes les deux. Mon cœur ne peut
décider entre elles: si je prononce quelque-
fois, Ah! charmante Nectabi, je vous ai-
me, aussi-tôt l'idée de sa Rivale me revient
plus belle que jamais; je me reproche mon
infidélité, mon ame dans un perpétuel com-
bat va de l'une à l'autre, elles remportent
tour à tour une courte victoire. Il faut, te
dis-je, que je les aie toutes les deux.

L A J U I V E.

Le projet est beau! L'exécution m'en pa-
roît difficile. Nassiffa, il est vrai, ne veut
vous épouser qu'à condition que vous épou-
ferez Nectabi; mais Nectabi ne vous épou-
fera du tout point, si vous épousez Nassiffa.
Elle vient, accommodez-vous; elle cherche
votre réponse, apparemment...

TURQUES. 115

OSMIN à la Juive.

Ne m'abandonne pas.

SCÈNE X.

NECTABI, OSMIN, LA JUIVE,
UN CADI, DEUX TEMOINS.

OSMIN.

(En se jettant aux genoux de Nectabi.)

AH! charmante Nectabi, les expressions me manquent pour pouvoir marquer à quel point je suis sensible au bonheur dont vous me comblez.

NECTABI, *en le relevant.*

Je souhaite, Osmin, que vous soyez toujours sensible aux sentimens que je conserverai toute ma vie pour vous.

OSMIN.

Ah! charmante Nectabi, tout en vous est un garant de ma fidélité.

SCÈNE XI.

NASSISSA & les Acteurs précédens.

NECTABI à Osmin, *sans voir Nassissa.*

JE tâcherai que mon amour & mon caractère... *(appercevant Nassissa)* Mais que vient faire ici Nassissa? Je n'aurois

H 2

pas cru qu'elle dût honorer mes nœces de sa présence.

N A S S I S S A.

Vous m'excuserez, puisque les miennes en dépendent.

N E C T A B I.

Comment! les vôtres en dépendent?

N A S S I S S A.

Sans doute: j'ai dit à Osmin que je ne l'épouserois que lorsque vous seriez sa femme; j'ai déjà connu la supériorité de vos charmes, je veux encore en effuyer.

LA JUIVE *bas à Osmin.*

Voici le moment critique.

NECTABI *à Nassissa avec mépris.*

Pour moi je me contente d'une victoire: je n'aime pas à me compromettre si souvent, & je ne veux rien de commun avec vous.

N A S S I S S A, *en raillant.*

Pensez qu'avec une Houri comme Nectabi, je n'aurai de commun que le nom de femme d'Osmin, vous m'en ôterez les fonctions.

N E C T A B I *à Osmin.*

Je ne comprends rien dans tout ceci: m'épousez-vous, Osmin?

O S M I N.

Sans doute.

TURQUES. 117

NECTABI.

Mais vous n'épouserez que moi ?

OSMIN.

Belle Nectabi, j'étois engagé à Naffiffa....

NECTABI.

Quoi, Osmin !

OSMIN.

Si vous vouliez, j'épouserois....

NECTABI.

Qu'entens-je, Osmin ?

OSMIN.

Mais Nectabi.....

NECTABI.

Vous balancez entre elle & moi !

OSMIN.

Et non, car je vous veux toutes les deux.

NECTABI, *voulant s'en aller.*

Allez, je vous méprise autant que vos
amours.

LA JUIVE à Nectabi, *courant après.*

Arrêtez donc.

NECTABI à la Juive.

Laisse-moi : c'est toi, malheureuse, qui
m'as exposée à cet affront.

LA JUIVE.

Et c'est vous qui vous l'attirez.

H 3

NECTABI à la Juive.

Voilà les effets de ta belle entremise !

L A J U I V E.

Vous faites là un beau coup ! vous cédez l'avantage à votre Rivale. Mort non de ma vie, vous voulez donc qu'elle se vante d'avoir eu la préférence sur vous ?

N E C T A B I.

(La Juive l'enmenant au bord du Théâtre, pour que Nassiffa n'entende pas.)

Que veux-tu que je fasse ?

L A J U I V E.

Au lieu de vous craindre, c'est vous qui la craignez ?

N E C T A B I.

Je suis au désespoir.

L A J U I V E.

Pardi, elle rira bien !

N E C T A B I.

A quoi me suis-je exposée !

L A J U I V E.

Ayez une noble fierté, comme elle, vous l'emporterez tôt ou tard dans le cœur d'Osmin. Nassiffa se livrera toute à son amour, elle le découvrira en entier dès le premier jour, elle deviendra jalouse, importune, embarrassante, elle ennuyera bientôt un mari ; au

lieu que vous économiserez votre passion pour lui, vous lui en laisserez toujours voir assez, pour qu'il en espère cependant encore davantage le lendemain; vous tiendrez par-là son cœur en mouvement, vous ferez toujours nouvelle malgré la possession.....

NECTABI.

J'enrage! Quoi! ce Cadi & ces témoins venus pour moi, serviroient à ma Rivale?

LA JUIVE.

Cela vous donneroit bien du ridicule, s'ils ne vous marioient pas toutes les deux. Dépêchez vite d'épouser. Approchez, Osmin.

NECTABI à la Juive.

Quel plaisir de voir cette fière Nassiffa méprisée, comme elle l'étoit de notre premier mari!

LA JUIVE, *prenant la main de Nassiffa.*

Elle ne le fera pas moins de celui-ci: je vous répons qu'il vous donnera la première nuit des nôces; êtes-vous contente? jugez comme elle enragera. Epousez donc.

NECTABI.

Eh bien, j'y consens. Mais il me semble, Osmin, que vous auriez dû vous contenter de moi.

LA JUIVE à Nectabi.

Fi donc! point de reproches, foyez

gaie ; que Nassiffa voie que vous ne la craignez point.

NECTABI à la Juive.

Mais tu m'as promis pour cette première nuit....

L A J U I V E.

Laissez-moi faire.

N A S S I S S A.

Voici mes femmes , qui vont nous donner un petit divertissement.

N E C T A B I.

Qu'on appelle les miennes , elles sont toutes prêtes , je crois qu'elles valent bien les vôtres.

Les Esclaves du Serrail forment des danses, & chantent quelques chansons à la louange de leurs Maîtresses. On sert une collation. Osmin, entre Nectabi & Nassiffa, veut les engager à bien vivre ensemble. La Juive se promène en mangeant d'une façon comique, & faisant des réflexions sur les moyens de tenir la promesse qu'elle a faite à Nectabi.

L A J U I V E.

Sans doute... oui... cette idée me rit.... Mais une femme sur cette matière est bien fine.... N'importe.... risquons toujours.

(Elle prend Nassiffa à part, & l'amène au bord du Théâtre d'un air mystérieux.)

TURQUES. 121

Je viens de jouer un bon tour à Nectabi.

NASSISSA.

Comment?

LA JUIVE, *se forçant pour rire.*

Vous allez trop rire.

NASSISSA.

Qu'as-tu fait?

LA JUIVE.

Elle fera bien attrapée!

NASSISSA.

Oh! tu m'impates; explique-toi enfin.

LA JUIVE.

Avez-vous remarqué ce plein verre de limonade que j'ai fait avaler à Osmin?

NASSISSA.

Eh bien?

LA JUIVE.

Je l'avois mixtionné, vous allez trop rire, vous dis-je, je l'avois mixtionné avec une recette infallible pour le rendre absolument inhabile aux plaisirs que l'himen lui prépare cette nuit.

NASSISSA *en fureur.*

Eh! de quoi te mêles-tu, scélérate? je t'arracherois les yeux.

LA JUIVE.

Vous êtes bien vive! L'on veut vous obliger....

L E T T R E S
N A S S I S S A.

Voilà une belle façon d'obliger une femme, en vérité.

L A J U I V E, *s'emportant.*

Oh ! écoutez-moi donc aussi jusqu'au bout : je veux que d'un air avantageux, plaisant & enjoué, vous disiez à Osmin, que vous souhaitez faire les honneurs de sa personne, & le céder à Nectabi pour la première nuit.

N A S S I S S A.

Je ne voulois point le lui céder du tout.

L A J U I V E.

Il fera donc avec Nectabi, ou, pour mieux dire, il n'y aura personne au logis. Jugez quelle sera la rage & la honte de cette Rivale. Peut-être même qu'Osmin l'accusera de son defastre, & s'en dégoûtera. Etes-vous au fait à présent ?

N A S S I S S A *en colère.*

Oui, je suis au fait de votre bêtise !

L A J U I V E.

La nuit d'après celle-ci, qui sera la vôtre, les choses n'en iront que mieux pour vous ; ce sera un Diable, ou plutôt un Ange.

N A S S I S S A.

Je ne goûte point vos tours : il faut avoir bien de l'impudence, pour oser mettre les

pieds chez une femme quand on a de pareilles recettes.

O S M I N.

(*S'approchant de la Juive & de Nassissa.*)

Qu'avez-vous toutes les deux? Vous semblez vous disputer quelque chose.

LA JUIVE à Osmin.

J'admire la noble générosité de Nassissa; elle vous cède pour cette nuit à Nectabi. Voilà une bonne Rivale!

NASSISSA à la Juive.

Scélérate!

LA JUIVE bas à Nassissa.

Ne faites donc pas semblant de rien. (*haut à Nectabi*) Vous n'auriez pas osé en faire autant pour elle?

NASSISSA à part.

Je crève!

LA JUIVE à Nassissa.

Allez-vous babiller?

NASSISSA à la Juive.

Qu'appelles-tu habiller? Une femme parleroit à moins, je crois.

LA JUIVE à Nassissa.

Allons, faites donc les choses de bonne grace.

NASSISSA à part.

Il faut bien que je prenne patience. (*Af-*

fètant de la gayeté , à Osmin.) Venez,
brillant Soleil, & vous, charmante Aurore,
allez dans les bras de l'himen goûter toutes
les douceurs de l'Amour.*

LA JUIVE, *les enmenant tous.*

Elle a raison.

O S M I N.

Mais quoi! Nassiffa....

LA JUIVE, *le faisant rentrer.*

Pardi oui! voici bien le moment de parler: vous devriez être déjà couché.

* *Brillant Soleil, charmante Aurore*, c'est une plaisanterie que les Turcs font à un homme qu'ils soupçonnent d'être impuissant, l'Aurore & le Soleil ne se rencontrant jamais ensemble.

F I N.

LE
TEMPLE
DE
GNIDE.

LE
TEMPLE
DE
GNIDE



PRÉFACE

D U

TRADUCTEUR.

UN Ambassadeur de France à la Porte Ottomane, connu par son goût pour les Lettres, ayant acheté plusieurs Manuscrits Grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces Manuscrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu de Poètes Grecs sont venus jusqu'à nous, soit qu'ils aient péri dans la ruine des Bibliothèques, ou par la négligence des familles qui les possédoient.

Nous recouvrons de tems en

tems quelques pièces de ces trésors. On a trouvé des ouvrages jusques dans les tombeaux de leurs Auteurs, & , ce qui est à peu près la même chose , on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un Evêque Grec.

Ce Poëme ne ressemble à aucun ouvrage de ce genre que nous ayons.

Cependant les règles , que les Auteurs des Poëtiques ont prises dans la nature , s'y trouvent observées.

La description de Gnide , qui est dans le premier Chant , est d'autant plus heureuse , qu'elle fait , pour ainsi dire , naître le Poëme , qu'elle est non pas un ornement du sujet , mais une partie du sujet même , bien différente de ces descriptions que les anciens ont tant blâmées , qui sont étrangères & recherchées : *Purpureus latè qui splendeat , unus & alter assuitur pannus.*

Les

Les épisodes du second & du troisième Chant naissent aussi du sujet ; & le Poëte s'est conduit avec tant d'art, que les ornemens de son Poëme en sont aussi des parties nécessaires.

Il n'y a pas moins d'art dans le quatrième & le cinquième Chant. Le Poëte, qui devoit faire réciter à Aristhée l'histoire de ses amours avec Camille, ne fait raconter au fils d'Antiloque ses aventures, que jusques au moment qu'il a vu Thémire, afin de mettre de la variété dans les récits.

L'histoire d'Aristhée & de Camille est singulière, en ce qu'elle est uniquement une histoire de sentimens.

Le nœud se forme dans le sixième Chant, & le dénouement se fait très-heureusement dans le septième par un seul regard de Thémire.

Le Poëte n'entre pas dans le détail du raccommodement d'Arif-thée & de Camille ; il en dit un mot, afin qu'on sache qu'il a été fait, & il n'en dit pas davantage, pour ne pas tomber dans une uniformité vicieuse.

Le dessein du Poëme est de faire voir que nous sommes heureux par les sentimens du cœur, & non pas par les plaisirs des sens ; mais que notre bonheur n'est jamais si pur, qu'il ne soit troublé par les accidens.

Il faut remarquer que les Chants ne sont point distingués dans la traduction ; la raison en est que cette distinction ne se trouve pas dans le Manuscrit Grec, qui est très-ancien. On s'est contenté de mettre une note à la marge au commencement de chaque Chant.

On ne fait, ni le nom de l'Auteur,

ni le tems auquel il a vécu; tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho, puisqu'il en parle dans son ouvrage; il y a même lieu de croire qu'il vivoit avant Térence, & que ce dernier a imité un passage qui est à la fin du second Chant. Car il ne paroît pas que notre Auteur soit plagiaire, au lieu que Térence a volé les Grecs, jusqu'à inserer dans une seule de ses Comédies deux pièces de Menandre.

J'avois d'abord eu dessein de mettre l'original à côté de la traduction; mais on m'a conseillé d'en faire une édition à part, & d'attendre les savantes Notes qu'un homme d'érudition y prépare, & qui seront bientôt en état de voir le jour.

Quant à ma traduction, elle est fidèle; j'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon Auteur,

n'étoient point des beautés , & j'ai pris l'expressïon qui n'étoit pas la meilleure, lorsqu'elle m'a paru mieux rendre sa pensée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le succès qu'a eu celle du Tasse : celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je cours la même carrière que lui ; il s'y est distingué d'une manière à ne rien craindre de ceux même à qui il a donné le plus d'émulation.



L E
T E M P L E
 D E
G N I D E.

É N U S préfère le séjour de Gnide
 V à celui de Paphos & d'Ama-
 thonte ; elle ne descend point de
 l'Olimpe, sans venir parmi les
 Gnidiens. Elle a tellement accoûtumé ce
 peuple heureux à sa vue, qu'il ne sent plus
 cette horreur sacrée, qu'inspire la présence
 des Dieux. Quelquefois elle se couvre d'un
 nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine,
 qui sort de ses cheveux parfumés d'ambrosie.

La Ville est au milieu d'une contrée, sur
 laquelle les Dieux ont versé leurs bienfaits
 à pleines mains ; on y jouit d'un printems
 éternel ; la terre heureusement fertile y pré-
 vient tous les souhaits ; les troupeaux y paif-
 sent sans nombre ; les vents semblent n'y

regner que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs ; les oiseaux y chantent sans cesse ; vous diriez que les bois sont harmonieux ; les ruisseaux murmurent dans les plaines ; une chaleur douce fait tout éclore ; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la Ville est le Palais de Vénus ; Vulcain lui-même en a bâti les fondemens ; il travailla pour son infidèle , quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les Dieux.

Il me feroit impossible de donner une idée des charmes de ce Palais ; il n'y a que les Graces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les diamans y brillent de toutes parts ; mais j'en peints les richesses, & non pas les beautés.

Les Jardins en sont enchantés : Flore & Pomone en ont pris soin ; leurs Nymphes les cultivent, les fruits y renaissent sous la main qui les cueille ; les fleurs succèdent aux fruits. Quand Vénus s'y promène, entourée de ses Gnidiennes, vous diriez que dans leurs jeux folâtres elles vont détruire ces jardins délicieux ; mais, par une vertu secrète, tout se répare en un instant.

Vénus aime à voir les danses naïves des filles de Gnide ; ses Nymphes se confondent avec elles ; la Déesse prend part à leurs jeux ; elle se dépouille de sa majesté ; assise au mi-

lieu d'elles, elle voit regner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs, le Berger vient les cueillir avec sa Bergère; mais celle qu'elle a trouvée, est toujours la plus belle, & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les Bergères fugitives; il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les Nymphes approchent de ses bords, il s'arrête, & ses flots qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuyent plus. Mais lorsqu'une d'elles se baigne, il est plus amoureux encore; ses eaux tournent autour d'elle, quelquefois il se souleve, pour l'embrasser mieux, il l'enleve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer; mais il la soutient sur ses flots, & charmé d'un fardeau si cher, il la promène sur sa plaine liquide, jusqu'à ce qu'enfin désespéré de la quitter, il la porte lentement sur le rivage, & console ses compagnes.

A côté de la prairie est un bois de mirthe, dont les routes font mille détours. Les Amans y viennent se conter leurs peines: l'Amour qui les amuse, les conduit par des routes toujours plus secrettes.

Non loin delà est un bois antique & sa-

cré, où le jour n'entre qu'à peine : des chênes, qui semblent immortels, portent au ciel une tête qui se dérobe aux yeux. On y sent une frayeur religieuse ; vous diriez que c'étoit la demeure des Dieux, lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumière du jour, on monte une petite coline, sur laquelle est le Temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus saint, ni de plus sacré que ce lieu.

Ce fut dans ce Temple, que Vénus vit pour la première fois Adonis : le poison coula au cœur de la Déesse. Quoi, dit-elle, j'aimerois un mortel ! hélas ! je sens que je l'a-dore : quoiqu'il ne m'adresse plus de vœux, il n'y a plus à Gnide d'autre Dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours, lorsque, piquée d'un défi téméraire, elle les consulta avec les Graces. Elle étoit en doute, si elle s'exposeroit nue aux regards du Berger Troyen : elle cacha sa ceinture sous ses cheveux ; ses Nymphes la parfumerent ; elle monta sur son char traîné par des cignes, arriva dans la Phrygie. Le Berger balançoit entre Junon & Pallas ; il la vit, & ses regards errerent & moururent : la Pomme d'or tomba aux pieds de la Déesse ; il voulut parler, & son désordre décida.

Ce fut dans ce Temple que la jeune Psi-

ché vint avec sa mere. L'Amour, qui vo-
loit autour des lambris dorés, fut surpris
lui-même par un de ses regards. Il sentit tous
les maux qu'il fait souffrir. C'est ainsi, dit-
il, que je blesse; je ne puis soutenir mon arc,
ni mes flèches. Il tomba sur le sein de Psi-
ché. Ah! dit-il, je commence à sentir que
je suis le Dieu des plaisirs.

Lorsqu'on entre dans ce Temple, on sent
dans le cœur un charme secret, qu'il est im-
possible d'exprimer: l'ame est saisie de ces
ravissements que les Dieux ne sentent eux-
mêmes, que lorsqu'ils sont dans la demeure
céleste.

Tout ce que la nature a de riant, est joint
à tout ce que l'art a pu imaginer de plus no-
ble, & de plus digne des Dieux.

Une main, sans doute immortelle, l'a
par-tout orné de peintures, qui semblent
respirer. On y voit la naissance de Vénus,
le ravissement des Dieux qui la virent, son
embarras de se voir toute nue, & cette pu-
deur qui est la première des graces.

On y voit les amours de Mars & de la
Déesse. Le Peintre a représenté le Dieu sur
son char, fier & même terrible: la Renom-
mée vole autour de lui, la Peur & la Mort
marchent devant ses coursiers couverts d'é-
cume; il entre dans la mêlée, & une pouf-
sière épaisse commence à le dérober. D'un

autre côté, on le voit couché languissant sur un lit de roses : il sourit à Vénus ; vous ne le reconnoissez qu'à quelques traits divins qui restent encore. Les Plaisirs font des guirlandes dont ils lient les deux Amans : leurs yeux semblent se confondre ; ils soupirent, & attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours qui se jouent autour d'eux.

Il y a un appartement séparé, où le Peintre a représenté les nûces de Vénus & de Vulcain ; toute la Cour céleste y est assemblée : le Dieu paroît moins sombre, mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La Déesse regarde d'un air froid la joie commune, elle lui donne négligemment une main, qui semble se dérober, elle retire de dessus lui des regards, qui portent à peine, & se tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau on voit Junon, qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle, les Dieux sourient, & Vulcain l'écoute avec plaisir.

De l'autre côté, on voit le Dieu impatient, qui entraîne sa divine Epouse : elle fait tant de résistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cérés que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin delà, on le voit qui l'enleve, pour l'emporter sur le lit nuptial. Les Dieux suivent en foule: la Déesse se débat, & veut échapper des bras qui la tiennent; sa robe fuit ses genoux, la toile vole; mais Vulcain répare ce beau désordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin, on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'himen a préparé: il l'enferme dans les rideaux, & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire, il est charmé de la voir s'éloigner. Les Déeses jouent entre elles; mais les Dieux paroissent tristes, & la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre que la noire jalousie.

Charmée de la magnificence de son Temple, la Déesse elle-même y a voulu établir son culte; elle en a réglé les cérémonies, institué les fêtes, & elle y est en même-tems la Divinité & la Prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre, est plutôt une profanation qu'une Religion. Elle a des Temples, où toutes les filles de la Ville se prostituent en son honneur, & se font une dot des profits de leur dévotion. Il y en a d'autres, où chaque femme mariée va une fois en sa vie se donner à celui qui la choisit, & jette dans le Sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres, où les courtisannes de tous les Pays,

plus honorées que les matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a enfin, où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femme, pour servir dans le Sanctuaire, consacrant à la Déesse, & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le Peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque Amant adresse ses vœux à sa Maîtresse, & Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où se trouve la Beauté, on l'adore comme Vénus même; car la Beauté est aussi divine qu'elle.

Les cœurs amoureux viennent dans le Temple, demander à la Déesse de les attendre encore.

Ceux qui sont accablés des rigueurs de leur Maîtresse, viennent soupirer dans le Temple: ils sentent diminuer leurs tourmens, & entrer dans leur cœur la flateuse espérance.

La Déesse, qui a promis de faire le bonheur des vrais Amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa Maîtresse, comme on adore les décrets des Dieux, qui devien-

nent plus justes lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines le feu, les transports de l'amour & la fureur même ; car moins on est maître de son cœur, plus il est à la Déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur, sont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le Temple : ils adressent de loin leurs vœux à la Déesse, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'est qu'une impuissance de former des désirs.

La Déesse inspire aux filles de la modestie, & les fait estimer au prix que l'imagination toujours prodigue y fait mettre.

Mais jamais dans ces lieux fortunés elles n'ont rougi d'une passion sincère, d'un sentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit se rendre ; mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gni-diens ; il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une Amante affligée, accablée des rigueurs d'un Amant, il prend une flèche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux Amans qui commencent à s'aimer, il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait soudain renaître, ou mourir ; car il épargne toujours les der-

niers jours d'une passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer ; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels, dont il blessa Phédre & Ariane, qui mêlés d'amour & de haine, servent à montrer sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mesure que le Dieu donne de l'amour, Vénus donne des graces.

Les filles entrent chaque jour dans le Sanctuaire, pour faire leur prière à Vénus. Elles y expriment des sentimens naïfs, comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, disoit une d'elles, ma flamme pour Tircis est éteinte : je ne te demande pas de me rendre mon amour, fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas : Puissante Déesse, donne-moi la force de cacher quelque tems mon amour à mon Berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythère, disoit une autre, je cherche la solitude ; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus : j'aime peut-être. Ah ! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les

jeunes garçons viennent réciter des himnes en l'honneur de Vénus ; souvent ils chantent sa gloire , en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien , qui tenoit par la main sa Maîtresse , chantoit ainsi : Amour , lorsque tu vis Psiché , tu te blessas sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur : ton bonheur n'étoit pas différent du mien ; car tu sentoies mes feux , & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide , j'y ai vu Thémire , & je l'ai aimée , je l'ai vue encore , & je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle ; mais que deviendrois-je , si Vénus alloit la prendre pour la mettre au nombre des Graces.

Nous irons dans le Temple , & jamais il n'y fera entré un Amant si fidèle ; nous irons dans le Palais de Vénus , & je croirai que c'est le Palais de Thémire ; j'irai dans la prairie , & je cueillerai des fleurs , que je mettrai sur son sein : peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage , où tant de routes vont se confondre , & quand je l'aurai égarée , je lui donnerai un baiser , & ce baiser me rendra si hardi. . . . L'Amour qui m'inspire , me défend de révéler ses misères.

Il y a à Gnide un Antre sacré que les Nim-

phes habitent, où la Déesse rend ses oracles : la terre ne mugit point sous les pieds, les cheveux ne se dressent point sur la tête, il n'y a point de Prêtresse comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie ; mais Vénus elle-même écoute les mortels, sans se jouer de leurs espérances, ni de leurs craintes.

Une coquette de l'Isle de Crète étoit venue à Gnide ; elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens, elle sourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, soutenoit son bras sur un troisiéme, crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle & parée avec art, le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O ! ciel, que d'allarmes ne causeroit-elle point aux vraies Amantes ! Elle se présenta à l'Oracle, aussi fière que les Déesse ; mais soudain nous entendîmes une voix, qui sortit du Sanctuaire : Perfide, comment oses-tu porter tes artifices jusques dans les lieux où je regne avec la candeur ? Je vais te punir d'une manière cruelle : je te laisserai le cœur comme il est ; tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuiront comme un ombre plaintif, & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une Courtisane de Noretis vint ensuite, toute brillante des dépouilles de ses Amans. Va, dit la Déesse, tu te trompes, si tu crois faire la gloire de mon empire : ta
beau-

beauté fait voir qu'il y a des plaisirs ; mais elle ne les donne pas : ton cœur est comme le fer ; & quand tu verrois mon fils même , tu ne saurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches , qui les demandent & qui s'en dégoûtent , va leur montrer des charmes que l'on voit soudain , & que l'on perd pour toujours , tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque tems après vint un homme riche , qui levoit les tributs du Roi de Lydie. Tu me demandes , dit la Déesse , une chose que je ne saurois faire , quoique je sois la Déesse de l'Amour. On achete des beautés pour les aimer ; mais tu ne les aimes pas , parce que tu les achetes : tes trésors ne feront point inutiles , ils serviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune-homme de Doride , nommé Aristhée , se présenta ensuite : il avoit vu à Gnide la charmante Camille , il en étoit éperdûment amoureux , il sentoit tout l'excès de son amour , & il venoit demander à Vénus , qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur , lui dit la Déesse ; tu fais aimer , j'ai trouvé Camille digne de toi : j'aurois pu la donner au plus grand Roi du monde ; les Rois la méritent moins que les Bergers.

K

Je parus ensuite avec Thémire. La Déesse me dit : Il n'y a point dans mon Empire de mortel qui me soit plus soumis que toi ; mais que veux-tu que je fasse ? je ne saurois te rendre plus amoureux , ni Thémire plus charmante. Ah ! lui dis-je , grande Déesse , j'ai mille graces à vous demander : faites que Thémire ne pense qu'à moi , qu'elle ne voie que moi , qu'elle se réveille en songeant à moi , qu'elle craigne de me perdre , quand je suis présent , qu'elle m'espère dans mon absence , que toujours charmée de me voir , elle regrette encore tous les momens qu'elle a passés sans moi.

Il y a à Gnide des jeux sacrés , qui se renouvellent tous les ans : les femmes y viennent de toutes parts disputer le prix de la beauté. Là les Bergères sont confondues avec les filles des Rois ; car la beauté seule y porte les marques de l'Empire. Vénus y préside elle-même ; elle décide sans balancer , elle fait bien qu'elle est la mortelle heureuse qu'elle a le plus favorisée.

Hélène remporta ce prix plusieurs fois : elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie , elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam , elle triompha enfin lorsque les Dieux l'eurent rendue à Ménélas après dix ans d'espérance : ainsi ce Prince , au jugement de Vénus même , se vit aussi heureux

époux , que Thésée & Paris avoient été heureux Amans.

Il vint trente filles de Corinthe , dont les cheveux tomboient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salamine , qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du Soleil. Il en vint quinze de l'Isle de Lesbos , & elles se disoient l'une à l'autre : Je me sens toute émue , il n'y a rien de si charmant que vous ; si Vénus vous voit des mêmes yeux que moi , elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet ; rien n'approchoit de la blancheur de leur teint , & de la régularité de leurs traits ; tout faisoit voir , ou promettoit un beau corps , & les Dieux , qui les formerent , n'auroient rien fait de plus digne d'eux , s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'Isle de Chypre. Nous avons , disoient-elles , passé notre jeunesse dans le Temple de Vénus , nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même , nous ne rougissons point de nos charmes ; nos manières , quelquefois hardies , & toujours libres , doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'allarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémo-

ne ; leur robe étoit ouverte par les côtés depuis la ceinture , de la manière la plus immodeste ; & cependant elles faisoient les prudes , & foutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la Patrie.

Mer fameuse par tant de naufrages , vous savez conserver des dépôts précieux ! Vous vous calmâtes lorsque le navire Argo porta la Toison d'or sur votre plaine liquide , & lorsque cinquante beautés sont parties de Colchos , & se sont confiées à vous , vous vous êtes courbée sous elles.

Je vis aussi Oriane semblable aux Déeses ; toutes les beautés de Lydie entouroient leur Reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles , qui avoient présenté à Vénus une offrande de deux cens talens. Candaule étoit venu lui-même , plus distingué par son amour que par la pourpre Royale : il passoit les jours & les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane ; ses yeux erroient sur son beau corps , & ses yeux ne se lassoient jamais. Helas ! disoit-il , je suis heureux ; mais c'est une chose qui n'est sue que de Vénus & de moi ; mon bonheur seroit plus grand , s'il donnoit de l'envie ! Belle Reine , quittez ces vains ornemens , faites tomber cette toile importune , montrez-vous à l'univers , laissez le prix de la beauté , & demandez des Autels.

Auprès delà étoient vingt Babyloniennes; elles avoient des robes de pourpre brodées d'or, elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richesses qu'elle leur avoit fait aquérir.

Plus loin je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs; leurs maris étoient auprès d'elles, & ils disoient: Les loix nous soumettent à vous en l'honneur d'Isis; mais votre beauté a sur nous un empire plus fort que celui des loix; nous vous obéissons avec le même plaisir que l'on obéit aux Dieux, nous sommes les plus heureux esclaves de l'univers. Le devoir vous répond de notre fidélité; mais il n'y a que l'Amour qui puisse nous promettre la vôtre.

Soyez moins sensibles à la gloire que vous aquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maison auprès d'un mari tranquile, qui pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre dans le sein de votre famille le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette Ville puissante, qui envoyoit ses vaisseaux au bout de l'univers; les ornemens fatiguoient leur tête superbe, toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour ; elles étoient filles de l'Aurore , & pour la voir , elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil , qui faisoit disparoître leur mere , elles se plaignoient de leur mere , qui ne se montrait à elles que comme au reste des mortels.

Je vis sous une tente une Reine d'un Peuple des Indes ; elle étoit entourée de ses filles , qui déjà faisoient espérer les charmes de leur mere : des Eunuques la servoient , & leurs yeux tomboient par terre ; car depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide , ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadis , qui sont aux extrêmités de la terre , disputerent aussi le prix. Il n'y a point de Pays dans l'univers , où une Belle ne reçoive des hommages ; mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent appaiser l'ambition d'une Belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite ; belles sans ornemens , elles avoient des graces au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présens de Flore ; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zéphire. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante , & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés on ne vit point la jeune Camille ; elle avoit dit : Je ne veux point disputer le prix de la beauté , il me suffit que mon cher Aristhée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célèbres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix ; car les Déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule , elle étoit belle comme Vénus , je la vis auprès de Vénus , elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais si grand spectacle : les peuples étoient séparés des peuples , les yeux erroient de pays en pays depuis le Couchant jusqu'à l'Aurore , il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les Dieux ont partagé la beauté entre les Nations , comme la nature l'a partagée entre les Déesses. Là on voyoit la beauté fière de Pallas , ici la grandeur & la majesté de Junon , plus loin la simplicité de Diane , la délicatesse de Thétis , le charme des Graces , & quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une manière particulière d'exprimer sa prudence , & que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux ; car les unes découvroient la gorge & cachotent leurs épaules , les autres montroient les épaules & couvroient la gorge , celles qui vous déroboient le pied , vous payoient par d'autres charmes , & là

on rougissoit de ce qu'ici on appelloit bienféance.

Les Dieux sont si charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leur ouvrage. De toutes les Déesses il n'y a que Vénus qui la voie avec plaisir, & que les Dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de Belles: elles n'eurent pas le tems d'être ses Rivaless, elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Graces: Allez la couronner, leur dit-elle; de toutes les beautés que je vois, c'est la seule qui vous ressemble.

Pendant que Thémire étoit occupée avec ses compagnes au culte de la Déesse, j'entrai dans un bois solitaire, j'y trouvai le tendre Aristhée: nous nous étions vus le jour que nous allâmes consulter l'Oracle, c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir; car Vénus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre cœur se donnoit; il sembloit que la

tendre amitié étoit descendue du ciel, pour se replacer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choses de notre vie : voici à peu près ce que je lui dis.

Je suis né à Cibaris, où mon pere Antiloque étoit Prêtre de Vénus. On ne met point dans cette Ville de différence entre les voluptés & les besoins, on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquile, on donne des prix aux dépens du Public à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles, les Citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des Magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle, & les faveurs des Dieux sur Cibaris ne servent qu'à encourager le luxe, & à flater la moleffe.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils employent tant de tems à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la Ville.

Les femmes se livrent, au lieu de se rendre; chaque jour voit finir les espérances de chaque jour; on ne fait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé, on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre, & toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous ces riens qui sont d'un si grand prix, ces engagements qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouissances avant la dernière, tout cela est inconnu à Cibaris.

Encore si elles avoient la moindre modestie, cette foible image de la vertu pourroit plaire; mais non, les yeux sont accoûtumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Cibarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Ils passent leur vie dans une joie purement extérieure, ils quittent un plaisir qui leur déplaît pour un plaisir qui leur déplaira encore, tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût.

Leur ame, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines: un Citoyen fut fatigué toute une nuit d'une feuille de rose qui s'étoit repliée dans son lit.

La moleste a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne sauroient remuer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine se soutenir sur

leurs pieds, les voitures les plus douces les font évanouir, lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomac leur manque à tous les instans.

Ils passent leur vie sur des sièges renversés, sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour, sans s'être fatigués, ils sont brisés quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils sont des esclaves tous prêts pour le premier maître.

Dès que je sus penser, j'eus du dégoût pour la malheureuse Cibaris. J'aime la vertu, & j'ai toujours craint les Dieux immortels. Non, disois-je, je ne respirerai pas plus long-tems cet air empoisonné; tous ces esclaves de la mollesse sont faits pour vivre dans leur Patrie, & moi pour la quitter.

J'allai pour la dernière fois au Temple, & m'approchant des Autels, où mon Pere avoit tant de fois sacrifié: Grande Déesse, dis-je à haute voix, j'abandonne ton Temple, & non pas ton culte; en quelque lieu de la terre que je sois, je ferai fumer pour toi de l'encens; mais il sera plus pur que celui qu'on t'offre à Cibaris.

Je partis, & j'arrivai en Crète. Cette Isle est toute pleine des monumens de la fureur de l'Amour. On y voit le Taureau

d'airain , ouvrage de Dédale , pour tromper ou pour fatifaire les égaremens de Pafiphaé , le Labirinthe dont l'Amour feul fut éluder l'artifice , le Tombeau de Phédre , qui étonna le Soleil comme avoit fait fa mere , & le Temple d'Ariane , qui , défolée dans les déferts , abandonnée par un ingrat , ne fe repentoit pas encore de l'avoir fuivi.

On y voit le Palais d'Idomenée , dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres Capitaines Grecs ; car ceux qui échapperent aux dangers d'un élément colére , trouverent leur maifon plus funefte encore. Vénus irritée leur fit embraffer des époufes perfides , & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chere.

Je quittai cette Ifle , fi odieufe à une Déefse qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie. Je me rembarquai , & la tempête me jetta à Lesbos. C'eft encore une Ifle peu chérie de Vénus : elle a ôté la pudeur du vilage des femmes , la foibleffe de leur corps & la timidité de leur ame. Grande Vénus , laiffe brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime , épargne à la nature humaine tant d'horreur ! Mityléne eft la Capitale de Lesbos , c'eft la Patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Mufes , cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieufe à elle-même , trouvant fes ennuis

dans ses charmes, elle hait son sexe & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme si vaine peut-elle être si cruelle ! Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues que quand tu t'irrites !

Enfin je quittai Lesbos, & le sort me fit trouver une Isle plus profane encore, c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de Temple, jamais les Lemniens ne lui adresserent de vœux : Nous rejettons, disent-ils, un culte qui amolit les cœurs. La Déesse les en a souvent punis ; mais sans expier leur crime, ils en portent la peine, toujours plus impies à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des Dieux, les vents me porterent à Delos. Je restai quelques mois dans cette Isle sacrée ; mais soit que les Dieux nous préviennent quelquefois sur ce qui nous arrive, soit que notre ame retienne de la Divinité, dont elle est émanée, quelque foible connoissance de l'avenir, je sentis que mon destin, que mon bonheur même m'appelloient sous un autre climat.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'ame plus à elle-même semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujettie, il m'apparut, je ne sus pas d'abord si c'étoit une mortelle, ou une Déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne ;

elle n'étoit point belle comme Vénus , mais elle étoit ravissante comme elle ; tous ses traits n'étoient point réguliers , mais ils enchantoient tous ensemble ; vous n'y trouviez point ce qu'on admire , mais ce qui pique ; ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules , mais cette négligence étoit heureuse ; sa taille étoit charmante , elle avoit cet air que la nature donne seule , & dont elle cache le secret aux Peintres mêmes. Elle vit mon étonnement , elle en sourit. Dieux , quel souris ! Je suis , me dit-elle d'une voix qui pénétrait le cœur , la seconde des Graces : Vénus qui m'envoie , veut te rendre heureux ; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son Temple de Gnide. Elle fuit , mes bras la suivirent , mon songe s'envola avec elle , & il ne me resta qu'un doux regret de ne la plus voir , mêlé du plaisir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'Isle de Delos , j'arrivai à Gnide , & je puis dire que d'abord je respirai l'amour : je sentis , je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis ; je n'aimois pas encore , mais je cherchois à aimer ; mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque Beauté divine. J'avançai , & je vis de loin de jeunes filles qui jouoient dans la prairie ; je fus d'abord entraîné vers elles. Insensé que je suis , disois-je , j'ai sans aimer tous les éga-

remens de l'amour, mon cœur vole déjà vers des objets inconnus, & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approche, je vis la charmante Thémire; sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre; je ne regardai qu'elle, & je crois que je serois mort de douleur, si elle n'avoit tourné sur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puisque vous devez me rendre heureux, faites que ce soit avec cette Bergère: je renonce à toutes les autres beautés, elle seule peut remplir vos promesses & tous les vœux que je ferai jamais.

Je contai au jeune Aristhée mes tendres amours; ils lui firent soupirer les siens; je soulageai son cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit, je n'oublierai rien, car je suis inspiré par le même Dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce récit, me dit-il, vous ne trouverez rien que de très-simple: mes aventures ne sont que les sentimens d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines; & comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux habitans de Gnide; elle est belle, mais elle a des graces plus belles que la beauté même; elle a une phisionomie qui va se peindre dans

tous les cœurs: les femmes qui font des souhaits, demandent aux Dieux les graces de Camille; les hommes qui la voyent, veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante, un air noble, mais modeste, des yeux vifs & tous prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes invisiblement assortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à se parer; mais elle est mieux parée que les autres femmes.

Elle a un esprit que la nature refuse presque toujours aux Belles. Elle se prête également au sérieux & à l'enjouement: si vous voulez, elle pensera sensément, si vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'esprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chose de si naïf, qu'il semble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait a les charmes de la simplicité; vous trouvez toujours une Bergère naïve: des graces si légères, si fines, si délicates, se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela Camille m'aime: elle est ravie quand elle me voit, elle est fâchée quand je la quitte; & comme si je pouvois vivre sans elle, elle me fait promettre de revenir.

venir.

venir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit, je lui dis que je l'adore, elle le fait; mais elle est ravie comme si elle ne le favoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle dit que je fais le bonheur de la sienne; enfin, elle m'aime tant, qu'elle me feroit presque croire que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, sans ofer lui dire que je l'aimois, & sans ofer presque me le dire à moi-même; plus je la trouvois aimable, moins j'espérois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille, tes charmes me touchoient, mais ils me disoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier, je voulois effacer de mon cœur ton adorable image: que je suis heureux, je n'ai pu y réussir, cette image y est restée, & elle y vivra toujours!

Je dis à Camille: J'aimois le bruit du monde, & je cherche la solitude; j'avois des vues d'ambition, & je ne désire plus que ta présence; je voulois errer sous des climats reculés, & mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respirez: tout ce qui n'est point toi s'est évanoui de devant mes yeux.

Quant Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire, elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille

L

fois. Je suis si charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur; bientôt regne entre nous ce doux silence, qui est le plus tendre langage des Amans.

Quand j'ai été absent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle, parle-moi de nos amours, ou si tu n'as rien à me dire, cruel, laisse-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embrassant, Tu es triste. Il est vrai, lui dis-je, mais la tristesse des Amans est délicieuse; je sens couler mes larmes, & je ne fais pourquoi, car tu m'aimes; je n'ai point de sujet de me plaindre, & je me plains; ne me retire point de la langueur où je suis, laisse-moi soupirer en même-tems mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour mon ame est trop agitée, elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir, au lieu qu'à présent je goûte ma tristesse même: n'essuye point mes larmes; qu'importe que je pleure, puisque je suis heureux.

Quelquefois Camille me dit: Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu? Hélas! lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois; car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entens louer Camille par tous ceux qui la connoissent, je suis flaté de ces louanges, comme si elles m'étoient personnelles, & je sens en ce moment que j'ai de l'amour propre.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je suis enchanté de ses moindres paroles; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand tout-à-coup je fais réflexion que je ne ferois point aimé d'elle.

Prens garde, Camille, aux impostures des Amans; ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai, ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi, mais je jure par les Dieux que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon esprit s'égare, elle approche, & mon cœur s'agite, j'arrive auprès d'elle, & il me semble que mon ame veut me quitter, que cette ame est à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur, elle me la refuse, & dans un instant elle m'en accorde une autre, ce n'est point un artifice: combattue par sa pudeur & son amour, elle voudroit me tout refuser, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit: Ne vous suffit-il pas que je

vous aime? que pouvez-vous désirer après mon cœur? Je désire, lui dis-je, que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand amour justifie.

Camille, si je cesse un jour de t'aimer, puisse la Parque se tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours! puisse-t'elle effacer le reste d'une vie, que je trouverois déplorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant!

Arifthée soupira, & se tut, & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille que pour penser à elle.

Pendant que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes, & après avoir erré long-tems, nous entrâmes dans une grande prairie: nous fûmes conduits par un chemin de fleurs au pied d'un rocher affreux; nous vîmes un antre obscur, nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh! Dieux, qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste! A peine y eus-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux se dresserent sur la tête: une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour; à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines! J'avance dans ce lieu, où jamais le Soleil n'entra, & que les vents n'agiterent

jamais , j'y vis la Jalouſie ; ſon aſpect étoit plus ſombre que terrible , la pâleur , la triſteſſe , le ſilence l'entouroient , & les ennuis voloient autour d'elle. Elle ſouffla ſur nous , elle nous mit la main ſur le cœur , elle nous frappa ſur la tête , & nous ne vîmes , nous n'imaginâmes plus que des monſtres. Entrez plus avant , nous dit-elle , malheureux mortels , allez trouver une Déesſe plus puiffante que moi. Nous vîmes une affreufe Divinité à la lueur des langues enflammées des ſerpens qui ſiſſoient ſur ſa tête , c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ſes ſerpens , & le jetta ſur moi ; je voulus le prendre , déjà , ſans que je l'euffe ſenti , il s'étoit gliffé dans mon cœur. Je reſtai un moment comme ſtupide ; mais dès que le poiſon ſe fut répandu dans mes veines , je crus être au milieu des enfers : mon ame fut embrafée , & dans ſa violence tout mon corps la contenoit à peine ; j'étois ſi agité qu'il me ſembloit que je tournois ſous le fouet des furies. Enfin je m'abandonnai , nous fîmes cent fois le tour de cette antre épouvantable , nous allions de la jalouſie à la fureur , & de la fureur à la jalouſie : nous crions , Thémire , nous crions , Camille ; ſi Thémire , ou Camille étoient venues , nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin nous trouvâmes la lumière du jour ;

elle nous parut importune, & nous regret-
tâmes presque l'autre affreux que nous
avons quitté : nous tombâmes de lassitude,
& ce repos même nous parut insupporta-
ble ; nos yeux nous refuserent des larmes
& notre cœur ne put plus former des soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille ; le
sommeil commençoit à verser sur moi ses
doux pavots. Oh ! Dieux, ce sommeil même
devint cruel ! J'y voyois des images plus ter-
ribles pour moi que les pâles ombres : je me
réveillais à chaque instant sur une infidélité
de Thémire ; je la voyois . . . non, je n'ose
encore le dire ; & ce que j'imaginois seule-
ment pendant la veille, je le trouvois réel
dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que
je fuie également les ténébres & la lumière.
Thémire, la cruelle Thémire m'agite com-
me les furies. Qui l'eût cru, que mon bon-
heur seroit de l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me reprit : Ami, m'é-
criai-je, leve-toi, allons exterminer les
troupeaux qui paissent dans cette prairie ;
poursuivons ces Bergers, dont les amours
font si paisibles. Mais non, je vois de loin
un Temple, c'est, peut-être, celui de l'A-
mour ; allons le détruire, allons briser sa sta-
tue, & lui rendre nos fureurs redoutables.
Nous courûmes, & il sembloit que l'ardeur

de commettre un crime nous donnât des forces nouvelles : nous traversâmes les bois , les prés , les guerets , nous ne fûmes pas arrêtés un instant : une coline s'élevoit en vain , nous y montâmes , nous entrâmes dans le Temple , il étoit consacré à Bacchus. Que la puissance des Dieux est grande ! notre fureur fut aussi-tôt calmée. Nous nous regardâmes , & nous vîmes avec surprise le désordre où nous étions.

Grand Dieu , m'écriai-je , je te rends moins graces d'avoir apaisé ma fureur , que de m'avoir épargné un grand crime. En m'approchant de la Prêtresse : Nous sommes aimés du Dieu qui vient de calmer les transports dont nous étions agités ; à peine sommes entrés dans ce lieu , que nous avons senti sa faveur présente : nous voulons lui faire un sacrifice , daignez l'offrir pour nous , divine Prêtresse. J'allai chercher une victime , & je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la Prêtresse se préparoit à donner le coup mortel , Aristhée prononça ces paroles : Divin Bacchus , tu aimes à voir la joie sur le visage des hommes , nos plaisirs sont un culte pour toi , & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux !

Quelquefois tu égares doucement notre raison ; mais quand quelque Divinité cruelle

nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puisse nous la rendre.

La noire jalousie tient l'amour sous son esclavage; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend sur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans sa demeure affreuse.

Après que le sacrifice fut fait, tout le peuple s'assembla autour de nous, & je racontai à la Prêtresse comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalousie, & tout-à-coup nous entendîmes un grand bruit & un mélange confus de voix & d'instrumens de musique. Nous sortîmes du Temple, & nous vîmes arriver une troupe de Bacchantes, qui frappaient la terre de leurs thirses, criant à haute voix Ehoue. Le vieux Silène suivoit monté sur son âne; sa tête sembloit chercher la terre, & si-tôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure, la troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flute, & les Satires entouroient leur Roi. La joie regnoit avec le désordre, une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons, le vin menoit à la gayeté, la gayeté ramenoit au vin. Enfin je vis Bacchus: il étoit sur son char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant par-tout la joie & la victoire.

A ses côtés étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée! lorsque le Dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel, il essuya vos larmes; si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un Dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit, Aimez-moi; Thésée fuit, ne vous souvenez plus de son amour, oubliez jusqu'à sa perfidie, je vous rends immortelle pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son char, je vis descendre Ariane, elle entra dans le Temple. Aimable Dieu, s'écria-t'elle, restons dans ces lieux, & soupirons-y nos amours, faisons jouir ce doux climat d'une joie éternelle: c'est auprès de ces lieux que la Reine des cœurs a posé son empire, que le Dieu de la joie regne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces peuples déjà si fortunés.

Pour moi, grand Dieu, je sens déjà que je t'aime davantage, que tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable: il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage, il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'espèrent, & qui sont plus bornés quand ils désirent, que quand ils jouissent.

Tu feras ici mes éternelles amours. Dans

le Ciel on n'est occupé que de sa gloire, ce n'est que sur la terre & dans les lieux champêtres que l'on fait aimer ; & pendant que cette troupe se livrera à une joie insensée, ma joie, mes soupirs, & mes larmes mêmes, te rediront sans cesse mes amours.

Le Dieu sourit à Ariane, il la mena dans le Sanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs, nous sentîmes une émotion divine : faisis de Silène, & des transports des Bacchantes, nous prîmes un thirse, & nous nous mêlâmes dans les danses & dans les concerts.

Nous quittâmes les lieux consacrés à Bacchus; mais bientôt nous sentîmes que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités; mais la sombre tristesse avoit saisi notre ame, & nous étions dévorés de soupçons & d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles Déeses ne nous avoient agités, que pour nous faire ressentir des malheurs auxquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regrettions le Temple de Bacchus, bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide; nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puissans de notre amour & de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a coûtume de sentir, lorsque sur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame est déjà ravie, & semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être, dit Aristhée, que je trouverai le Berger Licas avec Camille; que fais-je, s'il ne lui parle pas dans ce moment. O! Dieux, l'Infidèle prend plaisir à l'entendre!

On disoit l'autre jour, repris-je, que Tircis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide; il l'a aimée, sans doute qu'il l'aime encore, il faudra que je dispute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour Licas chantoit ma Camille: Que j'étois insensé! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que Tircis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles: Malheureux que je suis, elle les a mis sur son sein! C'est un présent de Tircis, disoit-elle. Ah! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds!

Il n'y a pas long-tems que j'allois avec Camille faire à Vénus un sacrifice de deux tourterelles, elles m'échapperent & s'envolèrent dans les airs.

J'avois écrit sur des arbres mon nom avec celui de Thémire, j'avois écrit mes amours,

je les lisois & relisois fans cesse , un matin je les trouvai effacées.

Camille , ne désespère point un malheureux qui t'aime ; l'amour qu'on irrite , peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire , je le poursuivrai jusques dans le Temple , & je le punirai , fût-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'Autre sacré , où la Déesse rend ses oracles. Le Peuple étoit comme les flots de la mer agitée ; ceux-ci venoient d'entendre , les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule , je perdis l'heureux Aristhée ; déjà il avoit embrassé sa Camille , & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin , je sentis ma jalousie redoubler à sa vue , je sentis renaître mes premières fureurs , mais elle me regarda , & je devins tranquile : c'est ainsi que les Dieux renvoyent les furies , lorsqu'elles sortent des enfers.

O ! Dieux , me dit-elle , que tu me coûtes de larmes ! Trois fois le Soleil a parcouru sa carrière , je craignois de t'avoir perdu pour jamais ; cette parole me fait trembler. J'ai été consulter l'Oracle , je n'ai point demandé si tu m'aimois ; hélas ! je ne voulois que

favoir si tu vivois encore : Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuse, lui dis-je, un infortuné qui t'auroit haïe, si son ame en étoit capable. Les Dieux, dans les mains desquels je suis, peuvent me faire perdre la raison, ces Dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle jalousie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles : j'en tire cet avantage, que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuse situation où m'a mise la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois solitaire, il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits ; c'est un grand crime, Thémire, de te croire infidèle.

Jamais les bois de l'Elizée, que les Dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils cherissent, jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future, ni les jardins des Hespérides, dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits, ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un Satire, qui suivoit une Nimphe qui fuyoit toute éplorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux Amans, s'écria-

t'il, vos yeux savent s'entendre & se répondre, vos soupirs sont payés par des soupirs; mais moi, je passe ma vie sur les traces d'une Bergère farouche; malheureux pendant que je la poursuis, plus malheureux encore lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune Nimphe, seule dans ces bois, nous apperçut & soupira. Non, dit-elle, ce n'est que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un Amant si tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine; il avoit suivi Diane, qu'un Dain timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui: il accordoit sa lire, elle attire les rochers, les arbres la suivent, les lions restent immobiles; mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appelés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai sur les lèvres de Thémire, je le trouvai ensuite sur son sein; il s'étoit sauvé à ses pieds, je l'y trouvai encore; il se cacha sous ses genoux, je le suivis, & je l'aurois toujours suivi, si Thémire toute en pleurs, Thémire irritée ne m'eût arrêté: il étoit à sa dernière retraite, elle est si charmante qu'il ne fauroit la quitter. C'est ainsi

qu'une tendre Fauvette, que la crainte & l'amour retient sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

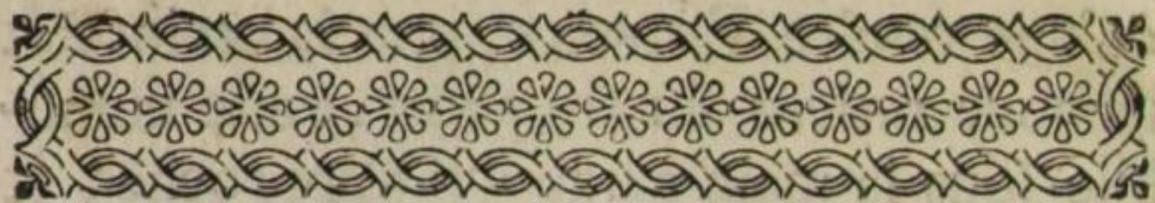
Malheureux que je suis ! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie ; elle entendit mes prières, elle devint plus sévère ; enfin, je fus téméraire ; elle s'indigna, je tremblai ; elle me parut fâchée, je pleurai ; elle me rebuta, je tombai, & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur, & n'y eût rappelé la vie.

Non, dit-elle, je ne suis pas si cruelle que toi ; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa ; je reçus ma grace, hélas ! sans espérance de devenir coupable.





*Comme la Pièce suivante
m'a paru être du même
Auteur, j'ai cru devoir
la traduire, & la met-
tre ici.*

UN jour que j'errois dans les bois d'I-
dalie avec la jeune Céphise, je trou-
vai l'Amour, qui dormoit couché sur les
fleurs, & couvert par quelques branches de
mirthe, qui cédoient doucement aux halei-
nes des Zéphirs. Les Jeux & les Ris, qui
le suivent toujours, étoient allés folâtrer loin
de lui, il étoit seul. J'avois l'Amour en mon
pouvoir; son arc & son carquois étoient à
ses côtés, & si j'avois voulu, j'aurois volé les
armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus
grand des Dieux, elle y mit un trait, sans
que je m'en apperçusse, & le lança contre
moi. Je lui dis en souriant: Prens-en un se-
cond, fais-moi une autre blessure, celle-ci
est trop douce. Elle voulut ajuster un autre
trait, il lui tomba sur le pied, & elle cria
dou-

doucement : C'étoit le plus pésant qui fût dans le carquois de l'Amour ; elle le reprit , le fit voler , il me frappa , je me baissai : Ah ! Céphise , tu veux donc me faire mourir. Elle s'approcha de l'Amour : Il dort profondément , dit-elle , il s'est fatigué à lancer ses traits , il faut cueillir des fleurs , pour lui lier les pieds & les mains. Ah ! je n'y puis consentir ; car il nous a toujours favorisés. Je vais donc , dit-elle , prendre ses armes , & lui tirer une flêche de toute ma force. Mais il se réveillera , lui dis-je. Eh bien , qu'il se réveille ; que pourra-t'il faire que nous blesser davantage ? Non , non , laissons-le dormir ; nous resterons auprès de lui , & nous en serons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de mirthe & de roses : Je veux , dit-elle , en couvrir l'Amour ; les Jeux & les Ris le chercheront , & ne pourront plus le trouver. Elle les jetta sur lui , & elle rioit de voir le petit Dieu presque enseveli. Mais à quoi m'amusez-vous , dit-elle ; il faut lui couper les aîles , afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages ; car le petit Dieu va de cœur en cœur , & porte par-tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux , s'assit , tenant d'une main le bout des aîles dorées de l'Amour , je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête , Céphise. Elle ne m'entendit pas ; elle coupa

M

le sommet des aîles de l'Amour, laissa ses ciseaux, & s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler, & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas; il vit sur les fleurs le bout de ses aîles, il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'apperçut du haut de l'Olimpe, lui envoya un nuage, qui le porta dans le Palais de Gnide, & le posa sur le sein de Vénus. Ma mere, dit-il, je battois de mes aîles sur votre sein, & on me les a coupées: he, que vais-je devenir? Mon fils, dit la belle Cipris, ne pleurez point, restez sur mon sein, ne bougez pas, la chaleur va les faire renaître; ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes? Embrassez-moi, elles croissent, vous les aurez bientôt comme vous les aviez; j'en vois déjà le sommet qui se dore: dans un moment.... C'est assez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me hazarder. Il s'envola, il se reposa auprès de Vénus, & revint d'abord sur son sein. Il reprit l'effor; il alla se reposer un peu plus loin, & revint encore sur le sein de Vénus, il l'embrassa encore, & badina avec elle, & enfin, il s'éleva dans les airs, d'où il regne sur toute la nature.

L'Amour pour se venger de Céphise, l'a rendue la plus volage de toutes les Belles; il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé, elle a aimé

D E G N I D E. 55

Daphnis , & elle aime aujourd'hui Cléon.
Cruel Amour ! c'est moi que vous punissez :
je veux bien porter la peine de son crime ;
mais n'auriez-vous point d'autres tourmens
à me faire souffrir ?

F I N.

55 D E C I D E
Daphnis, & elle aime enjourné lui Cléon.
Cruel Amour! c'est moi que vous punissez:
je veux bien porter la peine de son crime;
mais n'en venez-vous point à d'autres condamnations
à me faire mourir?

Acte II

Opusc. 1234

H. Inzemaier Nachf.
[A. Schachtsaal]
Buchbinderei
DRESDEN

